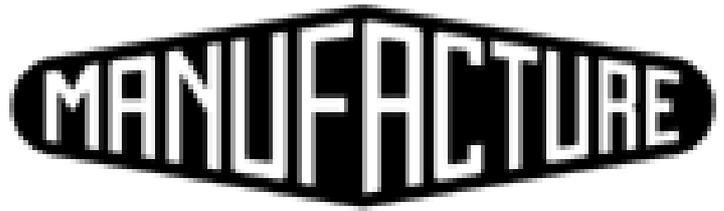


Simon
LABARRIERE
Promotion G



Mémoire de fin d'études
Bachelor Comédien 2012 - 2015

JE VAIS FAIRE UN TOUR

Hes·SO

Haute Ecole Spécialisée
de Suisse occidentale

Remerciements

Simon Bonvin

Mathias Brossard

Lola Giouse

Magali Heu

Christophe Jacquet

Lara Khattabi

Cléa Petitpierre

Claire de Ribaupierre

Noémie Rimbert

Delphine Rosay

Nicolas Zlatoff

INDEX

AVANT-PROPOS :

LA MARCHÉ, accoucheuse de la pensée :

I] LE TERRITOIRE

A) SPORT

- 1 - *La figure du héros moderne*
- 2 - *L'union autour du sport*
- 3 - *L'importance du sport aujourd'hui*
- 4 - *Les fonctions physiques et symboliques du sport*

B) LE CORPS DU COMEDIEN, SON OUTIL PRINCIPAL

C) LA REPETITION : DANGERS ou BIENFAITS

D) LA FIGURE DE L'ANTI-HEROS

E) L'HERITAGE

II] LA MARCHÉ

A) Expériences personnelles

- 1- *Enregistrement de pensées sur le chemin du retour en fin de journée*
- 2- *L'apprentissage et la répétition de texte*
- 3- *Marche en montagne*

B) LES PHILOSOPHES MARCHEURS

- 1- *ROUSSEAU et l'éloge de la marche*
- 2- *THOREAU ou la conquête du sauvage*
- 3- *NIETZSCHE, marcher, danser, penser...*

C) LES ARTISTES DE LA MARCHÉ

- 1- *La marche comme thème iconographique*
- 2- *La marche comme thème cinématographique*
- 3- *La marche comme médium artistique*

D) Marcher, c'est se rebeller

E) La marche et l'acteur

III] EN ROUTE VERS LE SOLO

A) Le choix des fous voyageurs

B) Dispositif et pistes imaginées

+ ANNEXES

Randonnée renvoie, en anglais, au mot « Random » qui veut dire aléatoire, hasard...

AVANT-PROPOS :

Le travail de ce mémoire, ainsi que le solo qui va en découler, s'est fait progressivement. Il s'est, bien évidemment, accéléré dans la dernière ligne droite mais pendant un long moment, il a comme décanté au fil des lectures, des réflexions et des expériences que j'ai menées.

Puis, finalement, petit à petit, quand tout a fini par bien infuser, il a pu voir le jour.

Ce processus de création, parfois lent voire un peu long, me convient bien. Il faut dire que suis le genre à préférer les projets où l'on s'accorde le temps suffisant pour non seulement laisser mûrir les choses, mais pour pouvoir se tromper, sans que cela engendre des catastrophes. A long terme, je me suis rendu compte que l'efficacité ne résidait pas forcément dans la recherche du résultat immédiat.

Avant de les réfuter, j'aime pouvoir essayer toutes les suggestions, y compris les idées les plus folles ou les plus hasardeuses ; vérifier si ce sont bien des fausses pistes, même s'il est quasi certain qu'elles seront abandonnées par la suite. Commencer par cheminer, prendre le temps de l'errance, quitte à être pris de court, quand les échéances approcheront et qu'il faudra tout régler dans un sentiment d'urgence. Mais même encore à ce moment là, j'y trouve mon compte car je me sens plus libre et j'ai l'impression de disposer d'une palette plus riche.

Remarquant que j'étais assez souple pour pouvoir changer rapidement d'indications ou proposer de nouvelles choses, on m'a cependant conseillé de savoir faire des choix et de me positionner au bout d'un moment, la date de la première approchant.

En effet, en tant qu'interprète, on ne se retrouve pas toujours face à un regard extérieur qui saura vous dire ou aura le temps de vous dire « ça, c'est bien, ça, tu gardes, tu développes !! ». J'ai donc pris conscience qu'il fallait savoir aiguïser son jugement, l'éduquer en toute amitié avec soi-même pour pouvoir être capable de déceler une bonne proposition afin de pour la parfaire et creuser afin que tout cela ne demeure pas en surface. Ça pourrait être un problème chez moi.

Je sais donc aussi être « rentable », j'ai appris à le faire ; j'ai dû, au cours de ma formation et dans le travail en général, devenir efficace afin de gagner du temps. J'ai appris à construire à partir de ma première impression, à prendre le plus court chemin pour arriver à un but, à me faire confiance, à m'appuyer sur une base solide et sur des méthodes qui ont fait leur preuve. Au bout d'un moment, il est vrai qu'on acquiert une certaine dextérité, un certain savoir faire dont il faut tout de même se méfier car il peut se transformer en faux ami.

Pendant ma formation, ça m'a rendu service de pouvoir m'appuyer sur ces outils, ces techniques, ces méthodes, mes « points forts », car je travaillais beaucoup à l'extérieur pour gagner ma vie. Je n'avais pas forcément autant de temps et d'énergie que les autres à consacrer à la répétition, à la création et à la rêverie. Il a donc fallu apprendre à aller plus vite.

Mais, de loin, ce que je préfère, c'est laisser venir les choses, doucement et discrètement, les laisser « sourdre ». J'aime que les choses puissent apparaître et faire leur chemin. Je crains les raccourcis, les sentiers balisés, les territoires quotidiens trop souvent empruntés et qui perdent leur goût et leur sens au bout d'un moment. Ce qui m'intéresse principalement, c'est donc le chemin, le déroulement, et c'est de me perdre. Ce qui se trouve entre le point A et le point B d'un itinéraire, l'exploration ; c'est ce qui m'excite le plus.

Au plateau, j'essaie au maximum de conserver cette philosophie en tentant de faire que « tout soit expérience », avec ses ratés et ses réussites. J'ai le sentiment qu'on construit peu à peu ses réussites en étant plus riche de ses échecs et de ses erreurs passés.

Pour moi, il a donc toujours été exclu d'arrêter de chercher dès la première représentation publique. Si on arrête d'innover, de ré-invoquer, de se surprendre et de surprendre l'autre, c'est seulement après le salut de la dernière. Sinon à quoi bon ?

« Nous tenons plus à voyager qu'à arriver quelque part »

« Les meilleures routes sont celles qui vont de nulle part à nulle part. »

Robert Pirsig, *Traité du Zen et de l'entretien de la motocyclette*, édition du seuil, 1978.

LA MARCHÉ, accoucheuse de la pensée :

Lorsque je pensais à ce mémoire, le plus souvent, je marchais... Ces moments étaient les plus propices pour avancer sur ce sujet.

J'ai redécouvert la marche urbaine à Lausanne. C'est une ville à taille humaine dans laquelle on peut se passer des transports en communs sans pour autant « perdre trop son temps ». En effet, le temps qu'on pourrait gaspiller, on le trouve ailleurs et on le mobilise différemment.

Quand nous marchons, notre esprit se plaît à s'évader et se laisse glisser au fil de nos pensées les plus diverses, souvenirs et réflexions, qui ne nous viennent pas aussi clairement et simplement dans les autres circonstances de la vie, comme à la table par exemple.

Le même évènement se produit pour d'autres trajets : en vélo, en voiture, en train... Notre esprit semble stimulé par le déplacement physique, par le mouvement continu et par l'environnement qui défile et interagit avec nous.

Ainsi, paradoxalement, le dialogue « corps - esprit » devient plus concret, vif, et la pensée s'en trouve ainsi libérée voire sublimée.

Tout s'harmonise au bout de quelques minutes : la respiration, les battements du cœur, le rythme des pas... Une détente, une énergie surviennent, moteur pour l'esprit et sésame pour la libération de notre inconscient et de notre créativité.

Selon les psychologues, ce phénomène s'explique par un effet de vigilance : la marche maintient le corps en action et, dans une certaine mesure, l'esprit alerte. Le cerveau est mieux irrigué et l'attention se relâche moins facilement. La concentration et l'état de disponibilité, voire de sensibilité, s'en retrouvent donc accrus.

J'écoute peu de musique quand je marche mais il m'arrive souvent de revivre le cours de la journée, de traiter et de mettre en lumière les évènements marquants comme un conseil donné par un intervenant, une phrase qui fait « tilt », une discussion avec un ou plusieurs camarades qui résonne, un geste, un conflit... Je me surprends à réciter des textes, à fredonner ou à chanter des airs. Je suis aussi plus efficace pour m'organiser et pour hiérarchiser des priorités. Je téléphone aussi souvent en marchant, notamment aux gens qui me manquent et qui sont loin. Ceux avec qui j'ai envie d'avoir une réelle discussion, profonde, dans le sens pas banale et pas bouclée en deux minutes ; et allez comprendre pourquoi mais je me trouve plus éloquent en marchant.

La marche annihile tous parasites et pollutions et permet donc à notre esprit de décanter et de traiter les choses plus facilement, plus librement. Ce phénomène m'intrigue et m'intéresse. Je me sens parfois, dans ces moments là, dans un état de grande sensibilité, d'ouverture et de créativité qui me fascine et ça m'intéresserait de réfléchir à comment porter cette expérience au plateau. Comment aborder un texte, une partition à l'aide d'outils et de moyens développés en marchant. Comment transmettre une expérience de marche à un public.

La marche me permettait de m'extraire de notre quotidien à la Manufacture si chargé et envahissant, pour pouvoir me tourner vers ce projet qui constituerait très rapidement l'une de nos grandes échéances de fin d'études. Elle me servait aussi à prendre du recul de façon plus générale.

Aujourd'hui, elle est indispensable à mon équilibre.

I] LE TERRITOIRE

Comment le désir de faire un travail sur la marche en rapport avec le comédien et le plateau m'est-il apparu, comment en suis-je arrivé là ?

A la demande de Claire de Ribeaupierre, notre tutrice pour ce travail, nous avons tous commencé par déterminer « notre territoire » personnel. Ce dernier devait être constitué de nos aspirations, de nos réflexions sur le monde qui nous entoure et de nos thèmes de prédilection, ceux qui nous accompagnent depuis toujours. Le but était aussi de rassembler les univers et les esthétiques qui nous interrogent et nous plaisent ainsi que les écritures qui nous touchent.

Je vais essayer d'en parcourir une partie avec vous.

A) SPORT

1 - La figure du héros moderne

En premier lieu, je souhaitais m'intéresser aux grandes figures du sport moderne, à ces légendes qui élèvent leur discipline à un tel sommet qu'on peut comparer leur apport à un art tant ils sont la personnification de la combinaison d'un grand talent inné, d'un travail acharné, d'un mental hors du commun et d'une rigueur à toute épreuve.

Je comptais prendre pour exemple des athlètes qui ont bercé mon enfance ou qui ont tout simplement sublimé leur discipline.

Federer, Jordan, Zidane, Usain Bolt... Ils ont chacun leur propre destinée, plus ou moins heureuse et leur histoire est souvent reliée à celle d'un pays voire d'une génération. Ces idoles possèdent une personnalité hors du commun, ils incarnent la virtuosité, l'élégance, la facilité et ils ont sans cesse cherché à repousser les limites du corps humain. Ce qui m'intéressait dans ce sujet, c'était la beauté du geste, la maîtrise et la précision mais aussi la fulgurance dans le contrôle.

2 - L'union autour du sport

J'aurais développé une partie sur la ferveur et le rassemblement autour d'un évènement sportif comme les Jeux Olympiques. Pendant ces évènements, on oublie les conflits du passé et on partage un même moment d'histoire. Je me souviens d'un match, pendant les phases de poules de la coupe du monde 1998 en France, entre les Etats-Unis et l'Iran. Les plaies de la Guerre du Golfe n'étaient pas encore totalement cicatrisées et de grandes tensions subsistaient encore entre ces deux nations. La photo d'avant-match sur laquelle les joueurs des deux équipes se tiennent par les épaules et sont mélangés est entrée dans la légende. Le résultat du match n'avait alors plus d'importance.

Il existe cependant de grandes zones d'ombre autour de l'organisation de ces évènements planétaires qui brassent énormément d'argent. Car malheureusement cette aubaine profite rarement aux populations locales : La dernière coupe du monde de football au Brésil en est le parfait exemple.

3 – L'importance du sport aujourd'hui

Je comptais travailler sur le Sport qui est fondamental dans ma vie car il est présent depuis mon enfance étant autant lié à ma culture et à mon éducation qu'à des souvenirs. Je passe ma vie à regarder les résultats sportifs, les informations sur les sites dédiés, c'est une drogue et si je

n'avais pas fait le choix de devenir comédien, je pense que j'aurais pu choisir la voie du journalisme sportif...

Sans sport, sans exercice physique hebdomadaire, je ne me sens pas bien, je me sens extérieur à mon corps. Je souhaitais m'interroger sur le besoin que nous avons de faire du sport dans notre contexte actuel. Est-ce un besoin purement physiologique ? Car le sport agit réellement comme une drogue selon la libération d'hormones spécifiques et le sportif assidu a besoin de sa dose.

J'aurais tenté d'analyser l'importance du sport aujourd'hui pour nous et pour la société.

Serait également venue la question du culte du corps parfait et de tout le matraquage publicitaire lié à l'explosion de la starification qui peuvent finir par troubler la vision que l'on a de son propre corps et de celui des autres.

L'homme a-t-il besoin de faire du sport pour se sentir mieux car c'est une nécessité, « il faut bouger » ou serait-ce la société qui le conditionne de façon abusive sans qu'il n'y ait vraiment de besoin voire de plaisir.

4 – Les fonctions physiques et symboliques du sport

Quelle est réellement la fonction du sport au-delà du « bouger, c'est important ». Le sport a la vocation de rassembler, de produire du spectacle et a une valeur ludique.

Pour comprendre le rôle du sport dans nos sociétés modernes et à travers les Âges, il faut en distinguer la fonction, d'une part pour ceux qui le pratiquent, et d'autre part pour les spectateurs.

Pour les premiers, le sport constitue un facteur de bonne santé physique et mentale. La thèse selon laquelle le sport est source de bien-être fonctionne comme une véritable croyance qui s'est diffusée dans toutes les catégories sociales.

Mais, pour les seconds, le sport fournit surtout une symbolique qui, grâce à ses héros et ses exploits, favorise l'identité sociale. En créant des figures héroïques et des faits mythiques, le sport favorise l'identification du commun des mortels à ces héros et ces faits.

On distingue 7 fonctions du sport :

La fonction de dépassement de soi qui est le propre de l'athlète participant à des compétitions ou s'entraînant pour atteindre les objectifs qu'il s'est fixé ou qu'on lui a fixé.

La fonction de loisir qui correspond à un besoin de divertissement, d'évasion ou d'occupation du temps libre et parfois le phénomène de mode intervient.

La fonction hygiénique qui correspond à un souci de santé, de bien-être général mais qui peut être à double tranchant quand elle est dictée par des standards de beauté imposés par la société de consommation et ici, c'est la fonction esthétique qui est concernée.

J'ai parlé de la fonction hédonique du sport qui s'apparente à créer, à admirer et à suivre des nouvelles figures légendaires, des individus remarquables pour leur prouesse et leur personnalité.

Le ministère de la jeunesse et des sports met en avant le rôle éducatif du sport. Au-delà de ce rôle, le sport permet une meilleure intégration sociale. C'est aussi un remède contre l'échec

scolaire. Le sport permet également de se retrouver entre amis, de faire des rencontres et propose un grand choix d'activité à faire en famille.

Mais marcher n'est pas un sport.

B) LE CORPS DU COMEDIEN, SON OUTIL PRINCIPAL

Le sport est donc un sujet qui me passionne mais c'est surtout le corps qui me fascine notamment dans notre travail d'interprétation.

Quand je suis bloqué sur le plateau, j'essaie toujours de trouver une solution sur le plateau en passant par le corps. Je me suis rendu compte que souvent la clé passée par le corps : l'énergie, la détente, le rythme et le souffle. Cependant, il n'est pas toujours facile de se brancher sur ses sensations, sur sa disponibilité, sur son écoute, sur l'espace et le temps, sur les lignes de tension et de faire confiance à sa capacité de réaction. Rester vivant en permanence, détendu et présent dans le « ici et maintenant » ; c'est toute la difficulté de l'interprète, mon souci principal ; rester libre sans fabriquer, sans rajouter, lavé de tout besoin de prouver, de montrer, d'expliquer et annihiler de toute forme de volonté...

J'ai choisi la Manufacture car je savais qu'il y aurait beaucoup de cours de mouvements destinés à mieux se connaître, à mieux maîtriser son corps pour en repousser les limites.

Je suis très heureux de notre formation car les différents intervenants que nous avons eus ne se sont pas seulement contentés de nous donner des cours de danse ou de tai-chi. Ils ont en permanence cherché les liens qui existaient entre leurs différentes disciplines et notre travail sur le plateau. Ils nous ont aidés à développer des outils pour l'interprétation et à prendre conscience de notre originalité corporelle et de notre signature. Ils nous ont poussé à révéler notre personnalité, notre sensibilité et à affirmer notre présence sur scène.

J'avais envie de travailler sur les récits du corps, sur ce langage non-verbal qui nous échappe parfois. L'idée de la désynchronisation entre le corps et la parole m'interpelle également : la création de double sens ou la mise en lumière d'un sens par le corps.

J'étais intéressé par la question de la présence. Qu'est-ce que la présence ? Est-ce une histoire de regard, de stature, de détente, d'ouverture ? La question de ce corps qui parle de lui-même, jusqu'à quel point le corps est mot, pourquoi un corps plutôt qu'un autre retient si fort notre attention et nous intrigue.

Mon film culte, mon film d'enfance est *Jour de fête* (1949) de Jacques Tati. Mes parents qui sont des cinéphiles, se rendant compte que ce cinéma me faisait rêver m'ont rapidement fait découvrir Charlie Chaplin, Buster Keaton et le cinéma muet. Enfant, le cirque me fascinait également beaucoup.

Au cours de mon passage à Paris avant la Manufacture, j'ai été subjugué par le travail de James Thierrée. Je suis ému de l'endroit où il se trouve ; cette grande sincérité, cette poésie corporelle et cette virtuosité au service de la simplicité. Son univers me touche profondément, notamment celui de ses premiers spectacles, d'ailleurs, je m'étais inspiré pour mon parcours libre (forme personnelle que l'on prépare pour les concours d'entrée aux grandes écoles) d'un extrait de *la veillée des abysses* (2003).

Je sais, par exemple, que ma question sur les dangers de la répétition me vient du film *Les temps modernes* (1936) de Charlie Chaplin. qui critique l'évolution de l'industrialisation, le fordisme

et dénonce l'aliénation par le travail, le risque de déshumanisation lié à la répétition d'une même tâche... Le lien est peut-être abstrait mais en plus de mes observations sur le plateau, je trouvais cet exemple pertinent.

C) LA REPETITION : DANGERS ou BIENFAITS

Au début des recherches, j'étais donc aussi dans un moment où je me posais la question de la répétition au théâtre : ses bienfaits et ses dangers. Le théâtre est pour beaucoup l'art de la répétition mais comment, en fixant quelques bases, rester libre et ne pas figer l'ensemble en se coupant de sens ?

Comment également garder la même fraîcheur lorsqu'on répète longtemps une scène ou lorsqu'on joue un spectacle longtemps. Comment conserver une sorte de fraîcheur, de spontanéité, d'innocence et réinterroger sa partition en permanence sans pour autant sortir du cadre collectif et des enjeux ? Comment conserver la possibilité d'innover, de se surprendre et garder le plaisir intact de la découverte ?

D) LA FIGURE DE L'ANTI-HEROS

Je m'intéresse, via le sport, aux héros modernes mais je suis aussi très sensible à la figure de l'anti-héros. A celui qui se cherche, qui se perd pour finalement se retrouver. La figure du Phénix me touche également, celui qui renaît de ses cendres qui passe de l'ombre à la lumière et qui résiste aux traversées du désert que chacun peut éprouver au cours de son existence.

Je suis touché par l'anonyme, qui se bat pour trouver sa place parmi les autres. La figure de l'anti-héros me plaît, celui qui ne dispose pas forcément de qualités extraordinaires mais qui se trouve confronté à une situation qui le dépasse et à laquelle il doit faire face, dont il doit prendre la mesure afin de se transcender.

Je m'étais intéressé un temps aux récits de pèlerins et de saints animés par une quête spirituelle et identitaire. J'avais lu aussi des autobiographies de grands navigateurs en me demandant quelle pouvait être la raison qui les poussait à s'exiler et à partir de longs mois en solitaire. Enfant, j'étais impressionné par les histoires de Marco Polo, Christophe Colomb et autres navigateurs. J'adorais la légende d'Ulysse ainsi que Sinbad le marin mais toujours cette question... Pourquoi partir ? Était-ce un désir de conquête, d'aller toujours plus loin et de laisser une trace dans l'histoire ou simplement le besoin de fuir quelque chose et de quitter un temps son quotidien qui lasse et finit par effrayer.

Le besoin d'évasion que je ressens souvent et que chacun peut éprouver était intemporel et est devenu universel. Sortir de la dynamique « métro, boulot, dodo ». Se trouver un moyen pour décompresser se construire une « maison à soi » est devenu vital.

Personnellement, la marche est mon échappatoire.

E) L'HERITAGE

En règle générale, le thème de la quête identitaire me fascine. Trouver sa place et tenter de rester fidèle à soi-même tout en s'inscrivant dans un tout. Être capable de visiter ses frontières, ses limites et de rendre visite à ses fantômes pour parvenir à se dépasser chaque jour un peu plus. Interroger les figures du passé qui nous constituent, nous fondent ou nous bloquent :

Comment tendre vers un affranchissement total de ce passé, de ces événements et construire sa propre identité tout en s'émancipant des dogmes sociétaux ou parentaux? Comment ne pas vivre dans le passé ou en devenir l'esclave et se forcer à avancer et à écrire sa propre histoire.

La question de l'héritage et de la transmission est aussi quelque chose qui me poursuit.

J'ai toujours adoré l'histoire d'Icare qui pour moi reflète assez bien cette problématique. Icare a toujours vécu dans l'ombre de son père, Dédale, un grand architecte grec à l'origine de la construction du labyrinthe du Minotaure. A la suite d'une trahison, ils sont enfermés dans ce labyrinthe. Dédale crée alors des ailes en cire et en plumes pour qu'ils parviennent à s'échapper par la voie des airs. Avant l'envol, Dédale conseille à Icare de ne pas trop s'approcher du soleil car ses ailes, à cause de la chaleur, ne tiendraient pas le choc. Mais Icare n'écoute pas son père et décide, pour une fois, d'agir comme il l'entend. L'infortuné finit par s'approcher trop près du soleil, et par se « brûler les ailes ». Il chute alors dans la mer et meurt noyé.

Je fais deux lectures possibles de ce mythe : Soit on se dit qu'il faut toujours écouter la figure paternelle ou dominante, l'ainé, celui à l'avis expérimenté et on décide alors le plus souvent de suivre la majorité et de se préserver par la suite de problèmes ou de conflits. Soit on décide de quelque peu s'émanciper et de faire ses propres expériences quitte à échouer tout en gardant à l'esprit que les erreurs instruisent davantage que les succès. Par là, on développe plus rapidement sa propre pensée et ainsi que sa propre destinée.

La fin d'Icare est tragique mais en y réfléchissant, si Icare avait écouté son père, parlerions-nous encore de lui aujourd'hui ?

Je suis ému par toute personne désireuse de partager son expérience, ses passions. Enfant, je pouvais écouter mon grand-père paternel pendant des heures sans jamais me lasser. Tous ses récits, inventés ou non, me passionnaient tant ils étaient riches et lui curieux de tout. Vers la fin de sa vie, ses histoires devenaient répétitives et souvent connues, je tentais alors de prendre le relais.

Pendant mes marches, la question de l'absence et du manque m'interpellait : l'absence de référence, l'absence d'une figure sur laquelle on peut compter, l'absence d'un être, d'un parent ou d'un ami. Comment vivre avec l'absence, la perte, avec le vide laissé par une personne qui n'est plus. Comment parvenir à dealer avec ça et comment continuer à la faire exister autrement.

La communication était un autre thème récurrent. Dans une société où les moyens de communications se multiplient, j'observe, comme tout le monde que, nous nous retrouvons de plus en plus isolés. Nous sommes dans une société où l'individualisme est devenu roi et dans laquelle on se retrouve de plus en plus solitaire, livré à soi-même et ça me questionne.

Le territoire était donc assez large, très vite, je me suis rendu compte que tous ces thèmes très divers et personnels ne pourraient pas faire l'objet d'un seul travail. Ou alors, il aurait pris la forme d'un florilège ou plutôt d'un pot pourri qui aurait été perçus comme brouillon.

J'ai donc décidé, au fil des discussions avec Claire de Ribeaupierre, de me lancer sur le thème de la marche. La marche porte en elle bien des concepts qui me parlent et m'émeuvent et elle semblait me permettre de rattacher des thèmes développés en amont.

II] LA MARCHE

Je me suis, tout d'abord, demandé ce que pourrait apporter la marche à un comédien. S'il était possible de rendre compte de l'expérience d'une marche sur un plateau et la transmettre à une audience. J'ai aussi tenté de trouver des outils via la marche utilisables pour un comédien dans sa pratique de tous les jours.

Flânerie, déambulation, errance, vagabondage, promenade, balade, randonnée, traversée, excursion, pèlerinage, voyage...

Autant de mots pour désigner le mouvement progressif de la marche lié à certaines situations, depuis la manière la plus rêveuse à la plus sportive et déterminée.

Il existe tout autant de catégories de marcheurs : Le marcheur des villes, le marcheur des grands espaces ou celui des plaines, des forêts et des montagnes, de sentiers, de chemins, de désert, le marcheur régionaliste, de pays ou de continent, le marcheur profane ou sacré, l'amateur de marche individuelle, accompagnée ou en groupe.

On décompte différents types de marches, différentes façons de marcher comme différents marcheurs aux objectifs multiples. Il existe également différents temps dans la marche comme dans la vie. On peut y trouver des accélérations, des ralentissements, des suspensions, moments de pause, des retours en arrière...

C'est pour cela que je suis sensible au thème de la marche, au mouvement continu, au déplacement, aux directions, aux interactions avec l'environnement car pour moi, outre une respiration personnelle, j'y trouve une belle analogie de l'existence.

Nous naissons et nous mourons tous, c'est le cycle qui nous est commun de telle manière à ce que la boucle soit bouclée. C'est une constante de notre condition humaine. Mais le plus fascinant n'est-il pas l'ensemble des péripéties traversées et non pas la situation initiale ni le dénouement ? Aller d'un point A à un point B, tendre vers des objectifs, soit. Mais le plus riche n'est-il pas, comme je l'ai déjà dit un peu plus tôt, le chemin qui les relie ?

La marche est la meilleure façon d'appréhender le monde à vitesse humaine et exprime le goût de la terre, de l'ici et maintenant, se sentir vivant.

Pourquoi marche-t-on ?

Pour saisir des tableaux de vie (en ville), des paysages et des horizons nouveaux, pour le dépassement, pour le dépassement de soi, l'épreuve, la connaissance du monde et de soi-même et pour se sentir quelque part...

« Marcher est peut-être – mythologiquement – le geste le plus trivial, donc le plus humain »
Roland Barthes

« C'est en marchant que j'ai eu mes pensées les plus fécondes et je ne connais aucune pensée aussi pesante soit-elle que la marche ne puisse chasser. » Kierkegaard.

La plus anodine des promenades est déjà, en soi, un pèlerinage, un acte de haute spiritualité. Certains écrivains, philosophes marcheurs, poètes et artistes le pensent et revendiquent le fait d'être avant tout des piétons et que sans la marche, leur apport au monde aurait été, si ce n'est moins important, bien plus fade.

Pour revenir sur l'héritage et la transmission en faisant un pont avec la marche, à partir du moment où un bébé commence à faire ses premiers pas puis à véritablement marcher, son développement, son éveil et sa curiosité s'intensifient. Outre la fierté des nouveaux parents, c'est bien un stade crucial dans le développement de tout à chacun qui s'est engagé. Ce sont les premiers pas magiques vers un début d'indépendance. Comme l'explique Tim Ingold dans « Marcher avec les dragons », la bipédie ne va pas de soi. Si un enfant n'a pas de référence, s'il n'est pas entouré d'adultes qui lui montrent et qui le poussent à se lever, il ne marchera jamais.

Quelles opportunités pourraient en retirer un artiste, un comédien ? On connaît les bienfaits de la marche pour la santé et donc le corps mais à quel point est-elle bénéfique pour stimuler l'esprit et la créativité ?

A) Expériences personnelles

1- Enregistrement de pensées sur le chemin du retour en fin de journée

Comme évoqué précédemment, je me suis rendu compte que la marche de retour chez moi (entre 15 et 20 minutes) était favorable à une phase de décompression pendant laquelle je refaisais le cours de la journée : retour sur les événements marquants, synthèse des discussions et des retours pertinents et où je pouvais aussi me laisser aller : libérer et expier certains doutes, angoisses voire frustrations. Je me suis rendu compte que je redisais des bribes de texte qui me venaient et que je fredonnais un air connu ou même inventé sur le moment.

J'ai pu constater à quel point notre concentration quand on marche se positionne ailleurs. On est plus ouvert vers l'extérieur. Il m'arrive de faire des observations quand je marche que je n'aurais jamais faite dans un autre état. Je me laisse davantage traverser et perturber par le réel.

Prenant l'exemple d'une marche en ville, peu sportive, on remarque, au bout d'un moment, qu'un rythme s'imprime naturellement et qu'on a comme une impression de facilité comme une impression de voir plus loin. C'est cet état d'hypersensibilité qui nous intéresse pour le plateau.

Alors pendant un temps, j'ai tenté de m'enregistrer régulièrement mais je me suis rapidement rendu compte à l'écoute que le résultat n'était pas forcément très pertinent.

En effet, il était bien plus profitable pour le travail de noter en rentrant rapidement les idées auxquelles j'avais pensé plutôt que de m'enregistrer sur le moment. Le seul acte de vouloir s'enregistrer, recueillir des informations biaisait l'expérience elle-même. Il aurait fallu que je parvienne à m'enregistrer à mon insu. C'est un peu la même chose quand quelqu'un souhaite vous prendre en photo et vous demande de rester naturel, d'être comme l'image qu'il a eu de vous l'instant précédent, celle qui lui a donné l'idée de prendre cette photo.

Il était plus intéressant pour moi de noter en rentrant mes réflexions pour les développer même lors de futures marches plutôt que de chercher un stratagème pour m'enregistrer à mon insu. S'enregistrer afin de récolter des « pépites dites à voix haute » lors de mes marches n'était pas juste et devenait un acte volontaire incompatible avec la marche. Effectivement, il n'en ressortait rien de bon et souvent je parlais pour parler. C'est la même chose qui se produit, je crois, sur le plateau quand on essaie de trop montrer, de prouver voire d'expliquer quelque chose au public. Je sens alors que l'endroit n'est pas juste. La marche ne peut être volontaire car ses bienfaits ne s'expriment que dans l'absence de contrôle.

J'avais aussi eu l'idée folle d'écrire ce mémoire en marchant à la manière de W.G Sebald mais le manque de temps nécessaire au développement d'un tel processus m'a forcé à l'abandonner. J'ai tout de même utilisé des carnets de route sur lesquels j'ai laissé au fur et à mesure de mes balades des indications, des notes. J'y décrivais des sensations, des rencontres et je cherchais à y développer des pistes de réflexion.

2- L'apprentissage et la répétition de texte

Je me suis rendu compte que la marche favorisait également l'apprentissage des textes. Je gagnais beaucoup plus de temps à apprendre un texte pendant un trajet à pied qu'à la table chez moi. Le fait d'apprendre son texte en mouvement et en parcourant différents endroits permet la construction d'un labyrinthe de pensée et une stimulation de la mémoire plus efficace. J'ai fait l'expérience avec des textes de même longueur et j'ai observé qu'en plus de gagner du temps dans l'apprentissage, le texte était plus vite incorporé et on était plus rapidement libre pour en varier les rythmes, l'intensité et pour faire d'autres actions physiques. En somme, on le respirait plus rapidement.

Je me suis amusé à répéter des textes en marchant et à m'enregistrer. J'ai ensuite travaillé en rentrant le jour même ces mêmes textes à la table chez moi et à chaque fois, c'est le même constat. A l'écoute des bandes, on sent beaucoup plus de couleurs, de souplesse, de fluidité et de possibilités dans les enregistrements faits à l'extérieur, en marchant, que pour ceux effectués à la table. Beaucoup plus de nuances, de détente et d'ouverture s'en dégagent.

Aujourd'hui, j'apprends et je répète au maximum mes textes en marchant et ce sera une obligation pour mon solo. Etant donné que nous allons avoir très peu de temps pour l'apprentissage des textes et pour les dominer, je vais vraiment pouvoir mettre à l'épreuve cette technique.

3- Marche en montagne

➤ En groupe

A la suite de l'obtention de mon BAFA en France (Brevet d'aptitude à la fonction d'animateur), j'ai rapidement travaillé avec une association qui propose des séjours pour adolescents dans les Pyrénées.

Etant un grand fan de la montagne et adorant marcher depuis l'enfance (passion transmise par ma mère), j'ai commencé sur un séjour « Spécial Montagne » dont le but est de sensibiliser les jeunes au milieu montagnard.

Depuis 7 ans maintenant que je fais ce séjour, je connais très bien les randonnées et les coins à découvrir et je suis capable d'adapter un itinéraire suivant le temps à disposition, la météo et la motivation des groupes.

En général, les adolescents que j'encadre ne sont pas tous très familiers avec la marche notamment la randonnée en montagne ou alors ils en gardent une expérience mitigée. Ils ont tendance à n'en retirer que le côté sportif et la nécessité de fournir des efforts voire de souffrir pour pas grand chose.

Pour la plupart d'entre eux, ce sont des adolescents qui viennent de milieux défavorisés, en échec scolaire et pour lesquels le contexte familial est parfois compliqué. C'est pourquoi, dès le

deuxième jour, une fois installé au centre et les premiers échanges vécus, j'organise une petite ballade afin de tester leur motivation, leurs capacités physiques et leur matériel. Le but étant de cerner davantage leurs attentes par rapport à ce type de séjour, de mettre en place un dialogue pour amorcer une relation de confiance.

Par la suite, fort de ces enseignements, je crée un itinéraire qui conviendra à tous et pour lequel la notion de performance est totalement exclue. L'objectif est de voir un maximum de choses pendant le temps imparti mais sûrement pas de les déguster.

Nous partons 3 jours en autonomie et tout ce que nous amenons, nous le ramènerons. Je leur demande bien en avance de préparer leur sac (sac de rando de 40 litres) et je les briefe quant aux conditions qui nous attendent en haut. Le matin de la veille du départ, je leur donne une fiche avec le nécessaire pour partir, le strict minimum. Quelque temps après, je vérifie avec eux les sacs.

J'essaie de responsabiliser les adolescents sur la notion de groupe afin que ça ne soit pas les plus forts et les plus grands qui surchargent leur sac pour les autres et sur lesquels tout le monde se repose. Le soir, quand ils voient arriver les chariots remplis de boîtes de nourriture, d'ustensiles de cuisine, de réchauds, de tentes et qu'ils savent que nous devons tout emporter et tout ramener, tout s'éclaire et devient concret.

Là-haut, c'est un confort minimum, pas de douches ni de toilettes à proprement parler.

Pour les plus courageux, il y a un savon de Marseille et les différents cours d'eau et lacs que nous traversons. Au niveau de l'alimentation, rien de gastronomique mais je veille à ce que tout le monde soit rassasié et mange et boive régulièrement pour tenir le choc.

Prendre l'élémentaire, c'est supprimer l'inutile, le superflu et amener simplement de quoi marcher et de quoi vivre. C'est un peu l'hymne de Baloo dans *le Livre de la jungle* de Disney : « Il en faut peu pour être heureux ».

Réduire et prendre ce qui est indispensable, irremplaçable et incontournable, c'est pour le bien de l'aventure et de la rencontre avec ce qui nous attend. Il est bon d'éviter de prendre des artifices susceptibles de « tuer le temps » comme des consoles de jeux portables voire même les téléphones et la musique. J'essaie d'être rigoureux sur ce point et les jeunes ont tendance à le comprendre au fil des échanges. C'est une mesure préventive et égalitaire plus que punitive.

Thoreau disait : « On ne peut pas tuer le temps sans aussitôt blesser l'éternité ».

Pour moi, l'élémentaire se révèle comme être la plénitude de la présence, il est tout pour celui qui n'a rien, c'est la couche archaïque, primaire qui devrait nous habiller.

Je fais aussi toujours attention à ce qu'il y ait un refuge non loin des campements (à moins de 30 min de marche) en cas de changements météorologiques imprévus. Du reste, nous suivons en permanence des chemins très balisés et règlementés que l'on appelle des GR. Nous disposons aussi de quelques cabanes dans lesquelles il y a du matériel si besoin.

Généralement, quand j'annonce l'itinéraire aux jeunes ainsi que les conditions qui nous attendent, les réactions sont variées. Certains sont excités de faire leur propre Koh-Lanta, d'autres sont effrayés à l'idée de porter de telles charges pendant si longtemps et d'autres se refusent à un tel manque de confort.

« Quoi ?? Pas de gel, pas de sèche-cheveux ?? Pas de douches ?? Mais on va puer !! » Je leur explique alors qu'on ne sera qu'entre nous, que personne ne sentira la rose mais qu'il ne faut pas s'inquiéter car les animaux ne sont pas du genre à s'en plaindre.

Le tout est de les rassurer, de leur expliquer clairement ce qui les attend (le parcours, la durée des marches, les temps de pauses...), de les impliquer, de les responsabiliser aux prochaines tâches quotidiennes.

Je leur explique que certains moments seront compliqués, voire pénibles mais que le groupe avancera au rythme de chacun et qu'il est à tout moment possible de faire une pause qui peut être en tout point profitable à tous. J'insiste sur l'écoute et la solidarité que chacun doit envers les uns pour les autres et qu'avant toute chose, la notion de plaisir est primordiale.

Je pars en bivouac très tôt dans le séjour car je sais qu'au niveau du groupe quelque chose de magique se passera. Les jeunes se dépassent ensemble, traversent les mêmes expériences, les mêmes histoires et emportent avec eux des souvenirs partagés. Ils sont aussi fiers d'avoir réussi cette aventure et de s'être dépassés. Quand nous rentrons, un groupe est né, une belle et solide cohésion a vu le jour et la suite du séjour coule de source. C'est assez valorisant pour moi d'observer ce phénomène. Le groupe rentre serein et chaque individu a trouvé sa place. Je ne sais pas si c'est la marche ou la montagne qui opèrent mais depuis 7 ans, c'est chaque fois la même observation.

Je ne me positionne jamais en gendarme ou en figure d'autorité. Très rapidement, ils comprennent que je suis simplement là pour partager ma petite expérience et mon petit savoir et au fur et à mesure une réelle complicité et relation de confiance se met en place avec eux. C'est un grand plaisir d'en voir revenir certains l'année suivante ou de découvrir leurs photos quelques mois après lors d'autres randonnées avec leurs proches ou d'avoir suscité l'envie de devenir animateur à leur tour.

Je renouvelle, malgré la fatigue, l'expérience depuis 7 ans car c'est véritablement un moyen pour moi de me ressourcer et de décompresser de l'année qui vient de s'écouler. Je me sens vivant et utile et c'est un plaisir que d'échanger avec ces futurs adultes qui ne demandent qu'à être curieux, écoutés et pris au sérieux. Au cours de l'expérience, je leur ai posé différentes questions :

- « Marches-tu souvent ? »
- « Marches-tu seul ou accompagné ? »
- « As-tu un rapport particulier à la marche ? »
- « Aimes-tu marcher ? A quoi cela te sert-il ? »
- « Saurais-tu me dire à quoi tu penses quand tu marches ? »

Les réponses convergent les premiers jours vers ce constat : Pour ces jeunes, marcher seul ne va pas de soi, le plus souvent, cela coïncide avec des moments familiaux, pendant les vacances ou lors de ballades dominicales. Sinon, ils marchent avec leurs amis mais se déplacent principalement en vélo, scooter ou transports en commun. La marche n'est pas vraiment un plaisir, c'est souvent même une obligation, elle est pratique et utilitaire. Ils favoriseront toujours d'autres moyens de transports et marcher pour marcher présente peu d'intérêts.

Au fur et à mesure du bivouac, j'ai reposé les mêmes questions mais en les actualisant par rapport à ce que nous étions en train de vivre :

Il en ressort que le fait de s'immerger dans un environnement naturel et isolé, très éloigné de leur routine leur faisait énormément de bien. Ils ressentaient vraiment l'évasion, le calme, la

distance avec leur quotidien et ils se sentaient plus à même de se détendre, de s'ouvrir et de prendre le temps. Ils profitaient davantage du moment présent et moi-même, je les sentais beaucoup plus ensembles, tranquilles et apaisés.

Certains marcheront plus souvent. Je pense que la montagne fait beaucoup. Pour moi, elle a toujours un peu comme « l'école de la vie ». L'endroit où tout se mérite, où il faut fournir un effort, se dépasser en cherchant à aller un peu plus loin pour ne jamais se laisser tranquille ni se reposer sur ses acquis.

La récompense se traduit par la découverte d'un nouveau panorama sans cesse renouvelé, d'un lac, de la flore locale ou par la rencontre d'animaux sauvages mais aussi par l'alchimie entre les gens qui traversent ensemble les épreuves et par la naissance d'une histoire commune.

Lorsque je demandais à ces jeunes, à quoi ils pensaient pendant nos marches, c'était souvent des projections vers le futur plus ou moins proche. Sur ce que nous allions faire en rentrant, sur la suite de leurs vacances, sur leur organisation pour la rentrée et pour l'année qui les attendait.

« J'étais en train de penser que bientôt ma mère doit prendre un rendez-vous chez l'orthodontiste pour m'enlever mes bagues car bientôt j'aurai un nouveau sourire et là attention les filles !! »

Je ne sais pas si c'est dû à notre différence d'âge mais tandis que moi, je pense souvent à des thèmes récurrents, à l'année qui vient de se dérouler, que je décante et décompresse des moments traversés, eux, ils se projettent davantage.

Je pense que c'est pour ça qu'il est plus vital pour moi de marcher. J'ai besoin de ces temps quotidiens pour y voir plus clair et faire le lien entre mon passé plus ou moins proche, mon présent et mon futur. J'ai besoin de me recentrer tandis que ces jeunes sont beaucoup plus dans le moment présent et tournés « vers demain ». Ce phénomène s'explique par le fait que les préoccupations qui nous animent à nos âges respectifs et les responsabilités qui s'y attachent sont différentes. La marche me permet de rester connecté comme ils le sont, de conserver ma part d'enfance et d'insouciance, d'innocence sans qu'il n'y ait de souci d'identité, de place dans la société et de pression. Marcher me permet de digérer, de faire le point et de me préparer à la suite.

➤ En autonomie

Je suis ensuite parti en autonomie mais à cause du mauvais temps, l'expérience que je souhaitais faire, c'est-à-dire marcher et me laisser traverser par des pensées et rester ouvert à toute possibilité de rencontre, à l'intervention du réel n'a pu être vraiment possible. J'avais amené des livres, j'avais préparé des textes à travailler et j'avais un itinéraire plus ou moins flottant avec lequel je pouvais jongler sans jamais me soucier d'être perdu.

J'ai tout de même pu analyser des thèmes retrouvés dans mes lectures et qui me sont récurrents et je vais donc tenter de les développer :

En randonnée, on s'offre une *liberté* suspensive. On se déleste du poids des tâches quotidiennes, des contraintes et des responsabilités qui nous oppressent, du souci, et on laisse derrière soi tous les petits tracas du quotidien ; plus le temps de la marche est long et plus ce phénomène de lâcher-prise s'intensifie.

Pourtant, marcher en randonnée n'est pas toujours une partie de plaisir entre les aléas météorologiques, le poids du sac, les chaussures qui finissent par faire mal, les insectes gloutons, la nourriture « cheap »... il y a mille raisons pour faire marche arrière or la magie fait que l'on se sent pourtant au bon endroit.

Tout d'un coup, les besoins que l'on s'est créés ou que la société nous a communiqués paraissent futiles, superflus et on s'arrache petit à petit à une dépendance qui nous empoisonne à doses homéopathiques le reste du temps. Je prendrai tout bêtement l'exemple du téléphone portable sur lequel je passe mon temps à réactualiser mes mails et dont je ne passe plus rien car j'ai l'impression que sans LUI, je serai perdu et bien, en haut des cimes, je l'abandonne complètement. Vous me direz que c'est plus facile car la tentation est limitée : pas d'internet et peu de réseau mais ce n'est pas une catastrophe de s'en passer et de limiter son utilisation à un message par jour pour rassurer mes proches. Même si en rentrant, je retombe dans mes travers, quelque part, c'est rassurant de savoir que je suis encore capable de m'affranchir de cette laisse technologique qui me donne l'impression d'être connecté au monde alors que c'est tout à fait l'inverse qui se produit.

La liberté est alors une bouchée de pain, une tranche de saucisson mal coupée, une gorgée d'eau fraîche et un paysage ouvert.

Certains marchent pour accéder à une *liberté* plus agressive, plus rebelle, et moins provisoire que celle évoquée précédemment. Ils veulent totalement rompre avec le système qu'ils ne reconnaissent plus. C'est la recherche de liberté décrite par Thoreau ou Kerouac. Il ne s'agit pas ici de se libérer de tous artifices pour goûter à des joies simples (une nuit étoilée, un paysage inattendu, une douche torrentielle revigorante...) mais c'est plutôt rencontrer une liberté comme limite de soi et de l'humain, comme débordement en soi d'une Nature trop pressante.

Parfois, moi-même, en l'état de grande fatigue, je peux sentir mon esprit partir et divaguer ; il se délie et se livre à une certaine ivresse qui n'est pas désagréable. Je sais qu'après une longue marche, l'effort est moins ressenti et j'ai tendance à planer plus qu'à l'accoutumée. Je sais également que je m'attaquerai à mon prochain repas de façon plus rustre que l'ordinaire et c'est agréable parfois de sentir l'animal, l'être moins civilisé qui sommeille en nous.

C'est l'idée que défend Jean-Jacques Rousseau et que je développerai un peu plus tard qui dit qu'en marchant on ne va pas forcément à la rencontre de soi-même : il ne s'agit pas de se retrouver, de se libérer du joug social pour conquérir une identité perdue, un moi authentique mais plutôt de laisser tomber les masques, d'oublier la tentation d'être quelqu'un, d'avoir un nom, une histoire, un rang social. C'est être personne, c'est se laver de toute appartenance et retourner à l'instinctif.

Il existe une troisième *liberté* qui est celle du renonçant, elle, plus sage et métaphysique, celle que recherche les pèlerins. C'est le plus haut degré de liberté, le détachement parfait, le renoncement à tout besoin de propriété, à tout souci d'appartenance et de forme de volonté. Quand on ne souhaite plus rien, c'est là que tout nous est offert. J'ai le sentiment qu'au théâtre, c'est un peu le même rapport qu'un comédien pourrait avoir avec le public. Le désir d'expliquer, de montrer, de prouver et ainsi que celui d'être aimé va, à mon sens, à l'encontre de toute entreprise sensible et de transmission.

Marcher, c'est aussi être *dehors* et en faire « sa maison ». En randonnée, les rôles s'inversent car la plupart du temps, « dehors » est une courte transition pour passer d'un endroit à un autre, de chez soi au travail, au magasin ou chez un proche.

En randonnée, « dehors » est l'inconnu qu'il faut apprivoiser et c'est chez lui que réside tout l'intérêt. C'est l'élément de stabilité et c'est la seule variable qui ne bouge pas pendant que l'on passe d'un campement, d'un gîte, d'un col à l'autre. Il nous arrive de sortir dehors pour prendre l'air ou pour faire un tour mais sinon, le plus souvent, il reste du domaine de la transition et la marche bouleverse ce phénomène. Pendant quelque temps, on habite le paysage, on en prend doucement possession et « dehors » devient « chez nous » et alors s'en dégage un sentiment d'humilité mais aussi d'immensité et de toute puissance.

La marche, c'est aussi l'éloge de la *lenteur* et c'est à ça qu'on reconnaît une authentique promenade. Comme je l'ai dit auparavant, en montagne, la performance n'a pas sa place à l'exception de certains cadres définis (treks, courses...). La *lenteur* est surtout l'inverse de la précipitation qui est, elle, l'illusion de la vitesse et qui nous fait croire qu'on gagne du temps. Mais il me semble, qu'au contraire, la précipitation accélère le temps et empêche de goûter chaque instant et nous entraîne dans le domaine de la consommation. Personnellement, prendre le temps, il n'y a qu'à la montagne, en marchant, que je parviens réellement à le faire, à me poser et à profiter.

J'ai une tendance à l'hyperactivité sur laquelle je travaille depuis quelques temps déjà et la marche m'a permis de prendre conscience de certaines choses à ce sujet. J'ai une certaine peur de l'ennui, du « ne rien faire », du vide. Ces moments qui vous obligent à vous stopper, à faire des bilans et qui vous amène à une certaine introspection. La marche m'a permis dans la vie de tous les jours d'envisager ces phases plus sereinement.

La lenteur, c'est coller parfaitement au temps et cet étirement approfondit l'espace. C'est un des secrets de la marche et j'en fais volontiers un parallèle avec le théâtre : la marche m'a permis de goûter davantage les choses sur le plateau, de prendre le temps de jouer chaque chose les unes après les autres et d'avoir davantage conscience du temps et de l'espace. Elle m'a permis de trouver un calme plus juste et en rapport avec le moment présent et ma relation à l'espace et au public en devient plus sensible.

« On ne fait rien en marchant, rien que marcher. Mais de n'avoir rien à faire que marcher permet de retrouver le pur sentiment d'être, de redécouvrir la joie d'exister, celle qui fait toute l'enfance. Ainsi la marche, en nous délestant, en arrachant à l'obligation de faire, nous permet d'à nouveau rencontrer cette *éternité enfantine*. Je veux dire que marcher, c'est un jeu d'enfant. S'émerveiller du jour qu'il fait, de l'éclat du soleil, de la grandeur des arbres, du bleu du ciel. Je n'ai besoin pour cela d'aucune expérience, d'aucune compétence » Frédéric Gros, *Marcher, une philosophie*, Champs essai, 2009, p 116.

Dans ma recherche de comédien, retrouver les moteurs de *l'enfance*, sa spontanéité, ces plaisirs, son absence de jugement, la capacité à être pleinement et intensément dans ce qu'on fait, cette faculté à mobiliser son imaginaire et à croire totalement à tout ce qu'on entreprend, ce sont des choses qui me parlent. Cette citation de Pablo Neruda m'accompagne depuis mes débuts : « L'enfant qui ne joue pas n'est pas un enfant mais l'adulte, qui ne joue plus, a perdu pour toujours l'enfant qui lui manquera toujours ».

J'aime marcher seul aussi. J'aime marcher à mon rythme, me sentir libre de m'arrêter quand je le souhaite ou au contraire de poursuivre mon effort, de revenir en arrière. Et finalement, cette *solitude* est feinte car celui qui sait réellement écouter ne se sent jamais vraiment seul en

montagne tant les sollicitations extérieures sont nombreuses, nous accompagnent et nous amènent ailleurs.

Et il y a le *silence* aussi ; pas l'absence totale de bruit comme dans l'espace ; pas celui qu'on recherche la nuit ou le matin pour une grasse matinée, non ; celui te soulage et te remplit ; celui en adéquation parfaite avec les éléments qui t'entourent, qui te permet d'écouter et d'isoler chaque son et de l'identifier ; celui qui te réconcilie avec ton ouïe trop souvent submergée, parasitée, polluée et finalement paresseuse. A la montagne, il existe une infinité de silence qui te fait toucher à une certaine *éternité* : quand on marche, on est fatalement en présence avec ce qui nous dépasse, ce qui a existé bien avant toi et qui perdurera bien après ton passage ici bas, ce qui résiste et c'est apaisant. Ça nous déculpabilise par rapport à toute l'attention que l'on porte généralement aux choses éphémères pour lesquelles on donne bien trop d'importance. Marcher rend humble et la lente respiration des choses fait apparaître le halètement quotidien comme une agitation malade et vaine.

L'énergie de la marche est particulière aussi : le cœur bat plus vite, le sang circule plus fort, la respiration est bien plus haletante et profonde, on transpire, on a chaud, on se sent vivant, résistant et combattif et les flux de la terre qu'on foule nous entraînent et nous répondent. La première source d'énergie du marcheur, c'est la sienne, cause de son mouvement mais la seconde est le paysage lui-même qui le soutient et le porte.

Parfois, à cause de la fatigue, le corps se met à avancer tout seul, comme emporté par ses propres pas et alors on ne pense plus à rien et on fait confiance à ses pieds qui anticipent le relief et prennent la relève de la conscience. On finit la marche comme dans un rêve, dans l'ivresse de la légèreté. Je ressens ça en création, à la fin d'une journée éprouvante qui nous a épuisée autant physiquement que mentalement et c'est à ce moment là que quelque chose lâche et qu'on débloque un truc au plateau. La fatigue est utilisée par certains metteurs en scène lors de la création pour parvenir à leurs fins et aujourd'hui je le comprends davantage et c'est assez intéressant de l'éprouver.

D'un autre côté, la marche rappelle sans cesse à quel point nous sommes conditionnés par la *gravité*, à quel point nous sommes des êtres terriens nous ramenant à notre finitude, notre condition de mortel. Marcher, c'est se résigner à être ce corps qui marche, incliné et lourd et ça en fait toute sa beauté.

J'ai le sentiment que l'ancrage au théâtre naît de cette *gravité*. Se sentir profondément ancré, profond dans le sol, lourd, fort et puissant mais sans tension, traversé par cette pesanteur qui n'est pas en contradiction avec des envolées qui n'en seront que plus belles et surprenantes.

Comme je l'ai dit, la marche est, pour moi, l'éloge de la lenteur mais aussi celle de la *répétition*. Elle est tout ce qu'il y a de plus monotone sans être toutefois ennuyeuse. L'ennui, c'est l'immobilité du corps confronté au vide de la pensée or marcher tue l'ennui car il ne peut plus se nourrir de la lassitude du corps. La *monotonie du geste* transporte dans un rythme favorable à la libération de l'esprit. Cette répétition favorise l'émergence d'un rythme qui devient un appui créatif comme l'indiquera Nietzsche ou le poète anglais Wordsworth. Ce dernier se servira de ses rythmes pour écrire ses œuvres.

On retrouve aussi cette régularité comme secret d'une marche sans fatigue dans la spiritualité tibétaine, marche basée sur la respiration, le rythme cardiaque en parfaite harmonie avec les pas et une intense concentration. Cette marche est incarnée par la figure magique du lung-gom-pa, capable de marcher pendant des heures et des kilomètres à une incroyable vitesse.

Seul, en marche, je suis souvent frappé de *douce mélancolie*, celle des noms et des souvenirs, celle des joies passées aujourd'hui estompées ou disparues.

Ce n'est pas de la tristesse, c'est juste « lever le voile » sur passé, en faire tranquillement table rase, se ressouvenir, revivre et apprécier les joyeuses présences des absents, regoûter aux moments passés à jamais enterrés et se dire que tout va bien ; que tout ça, c'était quelque chose ; que ça nous tiendra encore longtemps au corps et au cœur ; que ça nous a transformé et rendu plus fort mais que depuis on a progressé et qu'il est toujours temps d'avancer.

On se souvient aussi de ses rêves d'enfant et on mesure le chemin parcouru, c'est une mélancolie rêveuse. On marche accompagné de nos fantômes et c'est bien ainsi

B) LES PHILOSOPHES MARCHEURS

La marche est liée à l'histoire de la pensée. Aristote enseignait en déambulant, ce qui valut à son école le qualificatif de péripatéticienne (l'école des promeneurs).

Certains philosophes, auteurs, poètes se sont énormément appuyés sur leurs expériences de marche pour écrire leur œuvre. Pour certains, marcher était un besoin, une nécessité car sans promenade, randonnée, balade, pas d'inspiration et pas de création. Pour d'autres, c'est un postulat de départ, ils vont jusqu'à le ritualiser et leur production suinte de tous ces voyages.

Et pourtant...

La marche semble si pauvre pour espérer atteindre à la dignité d'un acte philosophique ou poétique, d'une pratique esthétique ou encore d'une expérience spirituelle. Car après tout, marcher, tout le monde sait faire et qui ça peut bien intéresser.

D'où peut bien me venir l'idée de faire un mémoire sur la marche ? Et qui a pu me mettre dans la tête d'imaginer un solo sur la marche en tentant de faire des ponts entre la marche et une éventuelle pratique théâtrale ?

Au cinéma, par exemple, quand on filme les acteurs qui marchent, en général, c'est une transition qui conduit à autre chose, à la prochaine scène d'action, à la prochaine discussion, révélation qui va faire basculer l'intrigue et la destinée des protagonistes. Mais quand ils marchent, il ne se passe jamais rien, ce sont des moments de creux, de respiration pendant lesquels le public peut souffler et relâcher son attention afin d'être mieux cueilli par la suite.

Et pourtant...

Rien que « marcher », écrit Balzac, ça vous révèle un homme, un monde, une façon de le percevoir et un destin. Montre –moi comment tu marches et...

Dans la promenade, on trouve la recherche d'une rupture de rythme, d'un isolement salutaire et d'un changement de milieu. On va prendre l'air, prendre un temps pour marcher et réfléchir, s'aérer pour repartir et faire peau et idées neuves. On cherche à échapper aux murs, à s'extraire d'un cadre de travail parfois étouffant peu stimulant ou d'une monotonie peu épanouissante. On

veut quitter sa chaise un instant, quitter sa condition de sédentaire, dégourdir ses jambes, sentir son corps, se sentir vivant, vibrant et calmer sa lassitude.

La promenade peut prendre plusieurs modalités mais ne dure jamais très longtemps. On peut identifier la promenade familiale ou dominicale, celle qui rassemble petits et grands. Il y a la promenade hygiénique pour digérer ou déculpabiliser ou décompresser tout simplement de sa journée et se changer les idées. Kant, d'une manière assez psychorigide, obsessionnelle se soumettait à une promenade chaque après-midi après son déjeuner ; une promenade très calibrée qui variait peu mais qui lui était vitale autant pour sa santé que pour son inspiration. Il en avait fait un rituel, c'était un point d'honneur. Il y avait auparavant la promenade galante qui servait à se montrer et à rencontrer du monde mais aujourd'hui elle a peu d'équivalent. Il y a enfin « la grande promenade », celle que tout le monde attend, que l'on faisait enfant et dont on se souvient adulte, celle de toutes les sensations et des histoires les plus farfelues. On la connaît par cœur mais c'est toujours un plaisir d'anticiper les points de vue, les rencontres éventuelles, toujours le même plaisir de retrouver les choses à leur place, d'observer le passage du temps et ses effets, les variations du paysage au gré des saisons. C'est toujours un plaisir de saluer silencieusement certains arbres comme on saluerait de vieux amis, de pouvoir laisser aller son esprit et son âme dans ses songes car nos pieds connaissent le chemin par cœur. On visite ses propres ruines. « Du côté de chez Swann » de Proust est la parfaite illustration de ce genre de promenade.

Flâner, c'est autre chose.

Le luxe du flâneur est de ne rien faire quand autour de lui tout s'agite, la ville, la foule, le temps et l'espace. La vraie richesse du flâneur, c'est son temps libre ; celui qu'on parvient à maîtriser et qu'on pourrait presque sentir filer dans le creux de sa main. La flânerie, c'est le tourbillon de tout ce qui t'entoure et te fait voir ce qui ne t'apparaissait pas autrement, on est plus attentif, plus disponible aux sons, aux images, aux couleurs, aux odeurs. Certaines villes comme New-York ou Paris sont très favorables à la flânerie de part leur taille mais aussi leur histoire. Un héros de Paul Auster dans « Cité de verre » passe ses journées à errer dans New-York et Paris pour Walter Benjamin était un grand livre ouvert où flottaient dans l'air les présences de Hugo et Zola ou le murmure des poèmes de Baudelaire ou Verlaine. La flânerie est accessible à tous, il suffit de laisser couler, d'abandonner son regard à un œil un peu plus lent et doux sur le monde.

Il y a la randonnée dont j'ai abondamment parlé et qui m'est chère et qui représente une marche d'envergure, une marche qui s'assume, se revendique et proclame un autre statut recherchant ses exploits, ses limites, des moments purs, des visions uniques et sublimes.

Le pèlerinage constitue une autre forme de marche dont l'importance culturelle a longtemps été décisive. Il s'agit d'atteindre un lieu saint au bout de longues journées et d'en espérer une transformation intérieure. C'est la recherche de la promesse d'une révolution intérieure.

Promenade, flânerie, randonnée : ce sont le plus souvent des formes heureuses de la marche. Mais elle a aussi sa face sombre : les errances, les fuites, l'interminable exil. Partir marcher, c'est souvent le mouvement de quitter, d'abandonner : On laisse derrière soi le fracas des villes, les lourdes tâches quotidiennes et les obligations sociales.

Par le biais de la marche, on peut avoir l'envie de s'émanciper de sa propre histoire parce qu'on est fatigué de soi-même, fatigué de ses doutes, angoisses et autres interrogations

existentielles qui finissent par nous bloquer, par nous censurer finissant par nous priver de notre liberté. On marche alors pour se fuir et abandonner aux bords des routes et des chemins son identité et son personnage afin de se laver et de ne garder que l'essence de soi.

1- ROUSSEAU et l'éloge de la marche

Pour Rousseau, l'expérience des longues marches est surtout celle de son enfance teintée de nostalgie et elles représentent, chaque fois, la possibilité de grandes rêveries. C'est marcher au grand air, sentir les courants des forces naturelles qui vous traversent et vous bouleversent. C'est conquérir le monde, aller à l'aventure, braver les éléments et sentir sa force.

Il affirmait ne pouvoir penser, composer, créer, s'inspirer qu'en marchant.

« Je ne fais jamais rien qu'à la promenade, la campagne est mon cabinet ; l'aspect d'une table, du papier et des livres me donne de l'ennui, l'appareil du travail me décourage, si je m'assieds pour écrire je ne trouve rien et la nécessité d'avoir de l'esprit me l'ôte » *Mon portrait*

« Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans les voyages que j'ai fait seul à pied. [...] Je dispose en maître de la nature entière ; mon cœur errant d'objet en objet s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de sentiments délicieux. » Livre IV des *Confessions*

A quarante ans passés, Rousseau se retire peu à peu de Paris à mesure que son futur se rétrécit et que se fait sentir le poids du monde et de l'expérience. Il trouvera dans de longues marches solitaires la possibilité de se retrancher des quêtes sociales, des modes et des ragots. Pour lui, la société pourrit l'homme. Ces marches deviennent de longues méditations, le lieu de la recherche de l'homme naturel, le premier homme, non défiguré par la culture, l'éducation, les arts, l'argent et le pouvoir.

« Au milieu de tant de philosophie, d'humanité, de politesse et de maximes sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur et frivole, de l'honneur sans vert, de la raison sans sagesse, et du plaisir sans bonheur. » *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Rousseau

L'homme ainsi naturellement s'aime et ne se préfère jamais, c'est en société qu'en finit par le faire et il faut aussi longtemps marcher pour réapprendre à s'aimer vraiment.

Rousseau sent aussi remonté en lui, toute pure, transparente, une compassion sans arrière-pensée. Ces longues heures de marche épuisent toute jalousie et toute rancœur, un peu à l'image des deuils et des immenses malheurs : les vieilles haines paraissent vaines et futiles et disparaissent. Ce qui ne signifie pas qu'on pardonne, qu'on oublie ou qu'on est prêt soudain à aimer et à se jeter dans les bras de ses ennemis mais on est libre de toute animosité et méchanceté ; on ne ressent plus pour l'autre ni agressivité, ni fraternité.

Ainsi donc pour Rousseau, la méchanceté, la défiance et la haine prennent racine en nous et bourgeonnent mais ne sont pas le fruit d'une sauvagerie première.

L'objectif de ces marches était de se perdre pour mieux se retrouver, pour mieux s'écouter, écouter son cœur et sentir en soi palpiter le premier homme. On en sort mieux accordé à soi et donc avec les autres. On ne s'adore plus, on s'aime simplement.

Alors remontent aussi à la surface de la conscience des souvenirs oubliés, et qu'on salue comme de vieux amis. Ils ne blessent plus comme avant, ils nous hantent différemment, ne nous

épuisent plus l'âme et cessent de nous tourmenter. Ils flottent et glissent sur nous et nous les appréhendons paisiblement.

Rousseau parvient à *l'immense douceur du détachement* quand il n'y a plus rien à espérer ni à attendre et qu'il faut juste vivre et se laisser exister. Parce qu'il n'y a plus à être *quelqu'un*. On se pardonne au lieu de se trouver des excuses.

« J'aime à marcher à mon aise, et m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante est celle qu'il me faut. Faire route à pieds par un beau temps dans un beau pays sans être pressé, et avoir pour terme de ma course un objet agréable ; voilà de toutes les manières de vivre celle qui est le plus à mon goût. » Livre IV des *Confessions*.

2- THOREAU ou la conquête du sauvage

Thoreau fait de la marche un exercice spirituel complet et c'est aussi la conquête du sauvage. Marcher, ce n'est plus seulement s'aménager une parenthèse dans une journée sédentaire, profiter du temps qu'il fait, s'offrir le luxe de déambuler au milieu d'une foule pressée et laborieuse ou s'imposer un exercice physique... C'est accomplir un rite, c'est marquer la journée d'un acte qui confirme une promesse intérieure. La marche devient l'équivalent de la prière pour un croyant, du sacrifice pour un prêtre, elle devient un geste essentiel, un engagement.

Diplômé d'Harvard, enseignant à l'école publique, Thoreau va se retirer peu à peu du monde et commence l'écriture d'un journal qu'il tiendra jusqu'à sa mort. Il commence à se construire de ses propres mains une cabane près de Walden Pond où un ami à lui, Emerson a acquis un terrain. Ce sera son acte philosophique, il y vivra pendant deux ans, seul, en parfaite autarcie, au milieu des arbres, au bord du lac : bêchant la terre, se promenant, lisant, écrivant.

Finalement, il est arrêté car il refuse de payer ses impôts exprimant ainsi son rejet du gouvernement en guerre contre le Mexique et autorisant l'esclavage. De cette expérience naîtra la *Désobéissance civile*, œuvre hautement politique et contestataire. Il milite contre l'esclavage, écrira *Walden*, récit de ses deux ans passé dans les bois et sera l'auteur du premier traité philosophique sur la marche : *Walking*.

Thoreau est très critique quant à la nouvelle ère économique (capitalisme total) qui s'engage et les nouvelles façons de penser la production (grandes exploitations industrielles, production de masse, déshumanisation du travail...) et le monde. Il pressent une course indéfinie et perdue d'avance aux gains et la mise à sac de la Nature. Face au développement de cette rage de l'enrichissement sans limites, face à la capitalisation aveugle des biens matériels, Thoreau propose de penser à une nouvelle économie.

Le principe est simple, il ne s'agit plus de se demander ce que rapporte telle ou telle activité mais plutôt de se demander ce qu'elle coûte en instant de vie pure.

« Ce que coûte une chose correspond au montant de ce que j'appelle la vie requise en échange, dans l'immédiat ou le long terme » *Walden ou la Vie dans les bois*

C'est une manière de distinguer le profit du bénéfice. Il prend justement l'exemple de la Marche afin d'étayer son propos. Je ne retire aucun profit quand je marche longuement dans les bois. Le profit est nul, je ne produis rien et je n'ai rien à revendre, il y a là aucun service social que je pourrais apporter. Cependant, le bénéfice est immense pour moi et pour ma vie. Je me suis capitalisé de moi-même pendant tout le jour, je me suis retiré des tracasseries quotidiennes et je me suis abandonné aux cadeaux que m'offrait cette expérience, à la quantité de présence pure que je cessais de recevoir.

Somme toute, la différence entre le profit et le bénéfice est que tout profit peut être réalisé par un autre. Ce qui nous est bénéfique, en revanche, dépend de gestes, de pensées, d'actes, de moments de vie qu'il m'est impossible de déléguer. Pour savoir ce qu'il faut faire, Thoreau propose de se poser cette question : « Quelqu'un d'autre pourrait-il le faire à ma place ? »

« *Si je ne suis pas moi, qui le sera à ma place ?* » Journal

Thoreau était un immense marcheur mais pas un grand voyageur. Il savait se satisfaire de ce que lui offraient ses espaces familiers. Il prévient contre le danger de l'exotisme et fustige le comportement de ceux qui partent loin pour raconter ce qu'ils ont vu là-bas. Pour lui, le vrai sens de la marche, ce n'est pas partir loin, aller vers l'altérité (d'autres mondes, d'autres visages, d'autres cultures, d'autres civilisations), c'est aller à la marge du monde civilisé quel qu'il soit.

Marcher, c'est se mettre sur le côté : en marge de ceux qui travaillent, en marge des routes à grandes vitesses, des exploitants, des laborieux, en marge des gens sérieux qui ont toujours quelque chose à faire de mieux que de profiter de l'instant présent, de la beauté d'un couché de soleil ou la fraîcheur d'une brise de printemps.

Marcher est une question de vérité mais surtout de réalité car c'est faire l'expérience du réel. C'est pour moi un lien que je peux faire avec le présent de l'acteur, sa disponibilité, sa détente et le sentiment de maîtriser l'espace et le temps sur un plateau. S'affranchir de toute volonté, de toute recherche de légitimité, de tout besoin de montrer ou de prouver quelque chose. La clé se trouverait dans l'idée de vivre l'expérience, pleinement et avec intensité. Qu'est-ce que je sens, qu'est-ce qu'on me donne et qu'est-ce que je joue ?

« Il est vain de s'asseoir pour écrire quand on ne s'est jamais levé pour vivre » *Journal*

Comme sur le plateau, Thoreau dit qu'il faut chercher cette écriture du réel : n'écrire que dans le prolongement de ces pas solidement marqués et enfoncés dans le sol. Parce qu'alors la pensée aussi ne recherche que du solide et du concret. N'écrire que ce qui fut vécu intensément et ne se donner comme base solide que l'expérience.

Je crois que la marche, une fois que j'en ai pris conscience, m'a permis de sentir ce que je viens de développer plus haut. C'est-à-dire, chercher toujours la réponse à l'extérieur, en étant totalement connecté avec soi. Entre nous, on a tendance à parler d'écoute, de disponibilité et d'ouverture. Je crois que c'est simplement être là, connecté à soi et au monde en tentant de l'appréhender. C'est ce qui permet de se renouveler en permanence, de réinventer et d'innover, d'être surprenant et de conserver toujours le même plaisir, la même joie.

Grâce à la marche, j'ai trouvé un certain équilibre entre mon corps et mon esprit sur scène. Je viens du sport et je suis capable de faire pas mal de choses avec mon corps mais justement, j'avais développé une sorte d'hyperconscience corporelle qui ne me rendait pas service. Cette hyperconscience pouvait se traduire par une hypertension qui me bloquait. Grâce à la marche et au cours de corps, j'ai attendri tout ça de sorte que je suis plus apte à doser les tensions et mon tonus. Ce que je propose sur le plateau n'évoque plus seulement un côté sportif et presque gymnaste très volontaire et peut laisser plus de place à l'imaginaire du spectateur.

La réalité quand on marche, ce n'est pas seulement l'épreuve du sol, mais davantage l'épreuve de sa propre consistance. Thoreau ne cesse d'y insister : dans la marche, c'est aussi de sa réalité qu'il est question parce que l'homme ne se sent pas dans la Nature mais naturel.

Marcher, comme on dit, ça change l'air et ça vide la tête. Bien autrement, marcher remplit l'esprit d'une autre consistance pleine de la présence du monde. On se sent participer.

Thoreau voue une grande passion au matin et à son énergie : Il veut croire au matin ou plutôt c'est le matin qui fait croire. Pour lui, il faut partir à l'aube pour accompagner le jour. Marcher le matin, c'est rencontrer la pauvreté de notre volonté, au sens où vouloir est le contraire d'accompagner car le jour ne commence jamais comme un acte de volonté. Il se lève dans une certitude sans inquiétude. Marcher le matin, c'est comprendre la force des commencements naturels.

L'amour du matin, chez Thoreau, se retrouve dans une exaltation du printemps car pour lui, c'est le renouvellement de l'éternel. La Nature n'a pas d'histoire : sa mémoire ne va pas au-delà d'une année. Ce que Thoreau appelle l'expérience du Printemps ; c'est se trouver entraîné dans le courant d'une affirmation pure, d'une poussée sauvage, où rien ne compte que désirer vivre.

Il fait également une distinction entre l'Est et l'Ouest.

« Nous allons vers l'Est quand il faut comprendre l'histoire, étudier l'art et la littérature, en remontant les traces de notre race – nous allons vers l'Ouest comme vers l'avenir, avec un esprit d'aventures et d'entreprises. » *Walking*

L'Ouest, c'est la préparation du futur, une ressource d'être, le non-entamé, le toujours neuf, c'est aussi le sauvage : The Wild. C'est la nature non-exploitée, vierge, la force première. Et c'est aussi la part en nous indomptée, rebelle, ce qui en nous n'a pas renoncé à vivre. Le sauvage, pour Thoreau, ce n'est pas la nuit de notre mémoire mais le matin du monde et de l'humanité qui sonne comme une quête de vérité et d'authenticité.

« La marche permet de redécouvrir l'importance des saisons et des grands rendez-vous annuels qu'étaient autrefois les équinoxes et plus encore les solstices. » Emeric Fisset, *L'ivresse de la marche*, Transboréal, 2008, p.16.

Enfin, dit Thoreau, une vraie vie, c'est toujours une vie autre, différente. La vérité fait rupture, elle se trouve à l'Ouest, pour se réinventer, il faut savoir retrouver en nous, sous la glace des certitudes reçues et des opinions immobiles, le courant du sauvage car nous sommes prisonniers de nous-mêmes et de notre société. On parle de la tyrannie de l'opinion publique mais elle n'est rien par rapport à notre opinion personnelle car nous sommes enfermés dans nos propres jugements. Marcher pour Thoreau, ce n'est pas se retrouver mais plutôt se donner la possibilité toujours de se réinventer. En écho avec ma problématique de toujours se réinventer sur scène ; être capable d'être sans jugements, sur ce qu'on fait, sur ce qu'on pense ou sur les réactions des partenaires et du public. Marcher vers l'Ouest, comme prône Thoreau, pour s'affranchir de ces chaînes qui sur le plateau nous bloquent et nous contraignent.

3- NIETZSCHE, marcher, danser, penser...

« Les grandes pensées ne viennent qu'en marchant »

« Je n'écris pas qu'avec la main ; mon pied veut toujours être aussi de la partie » Le gai savoir

Nietzsche, ce grand penseur, n'aura vraiment été heureux que pendant les quelques années, de 1880 à 1886, entre son difficile enseignement à Bâle et avant de sombrer dans la folie,

pendant lesquelles il put s'adonner à la marche pendant des heures. Pour lui, la marche est l'élément même de l'inventivité créatrice et elle lui permettait d'atteindre un point de vue supérieur.

Pour lui, une œuvre marquante n'a d'intérêt que si elle respire le dehors, respire l'air vif, la liberté, le bruit du monde, le reste n'est que fadaïse :

« Nous ne sommes pas de ceux qui ne pensent qu'au milieu des livres et dont l'idée attend pour naître les stimuli des pages ; notre ethos est de penser à l'air libre, marchant, sautant, montant, dansant, de préférence sur des montagnes solitaires ou sur les bords de mer, là où même les chemins se font méditatifs. »

« Oh, nous comprenons très vite si l'auteur est parvenu à son idée en demeurant face à son écrier, le ventre tassé, la tête prise dans ses papiers. Comme on lit vite son livre ! La compression des intestins se fait aussi vite sentir que l'air raréfié, le plafond bas, la pièce exigüe » Le gai savoir

La musique dans l'œuvre de Nietzsche est omniprésente et fondamentale. Une écriture n'est valide que si on peut en détecter le rythme, la cadence des pas des pensées couchées sur le papier. Il faut faire confiance au pied, il écoute, notamment pour juger la qualité d'une musique et vice-versa.

C) LES ARTISTES DE LA MARCHÉ

Dans cette partie, mon intérêt est de montrer que la marche a toujours été présente dans le domaine de l'art et la façon dont elle a influencé certains courants artistiques ; tout d'abord en étant représentée par des peintures et des sculptures puis ensuite utilisée comme moyen d'expérimentation artistiques pour enfin devenir une œuvre et le point de départ d'une performance artistique. L'évolution du traitement de la marche est aussi liée à l'évolution des courants et des formes artistiques à travers les époques et les cultures.

1- La marche comme thème iconographique :

La représentation du marcheur dans les arts visuels ou les Beaux-arts recouvre un corpus immense qui ne date pas d'hier.

Dans les premiers cas que j'exposerai, l'œuvre se charge de représenter le marcheur.

Je parlerai tout d'abord de deux sculptures d'Auguste Rodin (1840-1917) qui illustrent parfaitement le propos de mon mémoire qui est que la marche favoriserait la relation du corps et de l'esprit ou en tout cas annihilerait les parasites liés à l'intellect.

Ces deux sculptures sont « L'homme qui marche » (1900) et « le penseur » (1882) et sont parmi ses plus célèbres :

« L'Homme qui marche » est souvent considéré comme le symbole de la création pure enfin débarrassé du poids du sujet (absence de la tête, partie trop réflexive) et apparaît comme l'image même du mouvement tandis « le penseur » fait davantage référence à un homme qui cherche à méditer faisant face à un profond dilemme. Son corps est regroupé et est comme figé, sans réelle respiration.

Plus tôt, dans la célèbre fresque « Adam et Eve chassé du paradis » (vers 1425), du peintre florentin Masaccio (1401-1428), Adam et Eve sont représentés en marche, ils viennent d'être chassés du Paradis, condamnés à vivre une douloureuse et laborieuse condition humaine. Ils sont conscients de leur nudité et de leur faiblesse. Leur marche les engage et engage l'humanité. Elle signifie l'effort, la temporalité humaine et sa chute.

2- La marche comme thème cinématographique :

Je suis aussi très sensible aux films dont la marche est un réel protagoniste.

Le film de Gus Van Sant, « Gerry » (2002) est l'exemple le plus frappant. Deux jeunes hommes nommés tous les deux Gerry s'enfoncent dans le désert californien, tout d'abord en voiture puis à pied. Au fur et à mesure que se poursuit leur errance et que s'amenuise l'espoir de retrouver leur chemin, leur amitié s'en retrouve écornée. Très peu de paroles, les paysages se chargent du discours et les plans, les uns plus contemplatifs que les autres, font tout l'intérêt du film. Comme si le désert n'était après tout qu'un décor métaphorique représentant les difficultés de la vie et les changements qui s'opèrent en chacun de nous. J'aime aussi l'idée que le scénario ait été écrit en collaboration avec les deux acteurs (Matt Damon et Casey Affleck) au cours du tournage et au fur et à mesure comme si leur expérience sur les lieux, leur marche et leur plongée dans ce paysage faisaient entièrement partie du processus de création et tenait même un rôle central.

Un autres film utilisent la marche comme le moyen de se (re)trouver et comme support d'une quête spirituelle et identitaire :

Into the wild réalisé en 2007 par Sean Penn traitant de la quête du bonheur à travers l'indépendance et la solitude. Il s'agit de l'adaptation du récit *Voyage au bout de la solitude* (*Into the Wild* pour le titre original), écrit par Jon Krakauer en 1996, et relatant l'histoire réelle de Christopher McCandless, sorte de Henry David Thoreau moderne.

Un film aussi a particulièrement retenu mon attention. C'est *Les chemins de la liberté* (2010) réalisé par Peter Weiss, adaptation très libre d'un roman que j'avais apprécié. Il s'agit de *À marche forcée* de l'écrivain d'origine polonaise Sławomir Rawicz (1915-2004). Dans ce cas, la marche insuffle un souffle épique à l'histoire. En 1940, suite à une injustice, le protagoniste, un officier polonais, est déporté dans un goulag en Sibérie duquel il parvient à s'échapper avec six acolytes. Pour ces hommes venus de tous les horizons, s'échapper de cet enfer ne sera que le début de l'aventure. Ensemble, ils vont parcourir plus de 6 000 kilomètres, à travers la toundra sibérienne glacée, les plaines de Mongolie, les fournaises du désert de Gobi puis les sommets de l'Himalaya. L'Inde - alors sous contrôle britannique - est le but ultime. La véracité du récit de Sławomir Rawicz a longtemps était contestée mais le roman n'en demeure pas moins une magnifique ode à la liberté, un texte saisissant sur les capacités du marcheur à aller jusqu'au bout de la fatigue et du courage.

Je souhaitais aussi revenir rapidement sur un film de Georges Perec, « Un homme qui dort » sorti en 1974 et adaptation de l'œuvre éponyme de Perec dans lequel est filmée la déambulation du protagoniste dans les rues de Paris. Un voix off décrit directement et cite sans filtre très simplement tout ce que le personnage voit et rencontre. Je souhaiterais être capable d'avoir, dans mes parties improvisées lors du solo, la même acuité et la même simplicité dans le traitement du réel et dans la transmission.

3- La marche comme médium artistique :

Je vais maintenant traiter de la marche comme médium artistique grâce aux travaux de différents artistes de la marche.

Les deux figures pionnières et incontournables de cette approche sont anglais. Ils se nomment Richard Long (né en 1945) et Hamish Fulton (né en 1946) et très peu d'œuvres de leur

part n'ont vu le jour sans marche au préalable, c'est ce qu'indique une déclaration de Hamish Fulton : « No Walk no Work ».

Je vais tenter de présenter brièvement la vision de Richard Long et de Hamish Fulton qui sont les archétypes de ces artistes de la marche.

A line made by walking (1967) de Richard Long est une œuvre caractéristique de tout son art. Elle se présente sous la forme d'une photographie en noir et blanc, légendée. Elle montre une ligne faite au sol en marchant. Richard Long a marché en ligne droite sur une étendue droite, en allant et venant jusqu'à ce que les traces des pas créent une ligne nettement visible. Ici, c'est l'acte de marcher qui produit une forme, une trace que transcrit la photographie. Richard Long a produit une forme qui serait de l'ordre de la sculpture, ultraplate et à même le sol. C'est une trace éphémère qu'il désire laisser.

Mon intérêt est la question de ce qu'on donne à voir au spectateur au cours d'un tel travail et pour Long, cette question est centrale. Comment transmettre une expérience de marche à un public non présent sur place ? Par quel biais ? Qu'est-ce qu'on donne à voir ? Comment rendre au mieux son expérience, comment la transmettre au plus grand nombre tout en lui rendant justice ? Ce sont des questions que je vais fatalement devoir me poser pour mon solo au vu du dispositif que j'ai imaginé. Qu'est-ce qui est de l'ordre de l'anecdotique ou du nécessaire ?

Concernant Long et Fulton, ils utilisent principalement la photographie associée à des textes et ils s'inscrivent en cela dans l'histoire des artistes paysagistes.

Ils utilisent également le texte pour présenter leur travail, en particulier la désignation factuelle et informative de leur marche, avec la mention des lieux de départ et d'arrivée, les dates et les durées ainsi que les distances parcourues.

Hamilton Fulton fait usage du texte d'une manière non strictement descriptive, mais plutôt sur le mode d'évocation, de la liste, de la série, ce qui rapproche ses travaux d'une certaine forme de poésie minimale.

Une autre forme d'œuvres au moyen de laquelle Richard Long rend visible pour le spectateur sa pratique artistique de la marche est la présentation de cartes sur lesquelles sont inscrits les tracés de ses marches.

Fulton et Long rendent également compte plastiquement leur œuvre. Il y a l'œuvre première qui a été créée sur place et qui est plus éphémère, invisible et photographiée et il y a l'œuvre seconde qui est la plupart du temps une installation en écho avec la première.

Quant à Fulton, les seules œuvres que l'on puisse rapprocher de l'installation spécifique au cadre institutionnel sont ses travaux muraux en galerie, qui présentent du texte désignant des marches ou l'acte de marcher, ou des lignes d'horizons de montagne dont le profil a été relevé par dessin au cours de la marche en question. C'est un contenu analogue à sa pratique textuelle sur les photographies mais mis en place sur les lieux d'exposition.

Richard Long et Hamish Fulton pensent que la marche est le médium le plus fort, le plus évident, le plus sensible en termes de capacité de perception pour déclarer l'existence de l'espace.

Ce rapport d'intimité a pour contrepartie de former un portrait du marcheur au fil de ses déplacements dans l'espace, une biographie du marcheur, inexorablement voit le jour.

Il existe aussi un ensemble de pratiques artistiques utilisant la marche mais en milieu urbain, des marches parfois solitaires et parfois collectives. Ici, c'est davantage à la figure du flâneur, du passant qu'on pourra associer ces auteurs de marches urbaines.

Par exemple, en 1976, à l'initiative de George Maciunas (1931-1978), artiste lituanien, des membres du groupe Fluxus réalisent *Flux-Tours* à New-York ou encore un des marcheurs urbains le plus célèbre des années 1970 fut André Cadere avec ses *Peinture sans fin*.

Il existe aussi les marcheurs des mégapoles du monde globalisés.

Francis Alÿs est l'un d'entre eux. C'un artiste belge né en 1959 à Anvers et qui est installé à Mexico depuis le milieu des années 1980. Quasiment toute son œuvre est constituée à partir de son positionnement de piéton dans la ville. Il accomplit des interventions dans l'espace public des mégapoles. Ses actions sont généralement enregistrées, documentées et médiatisées par la vidéo et la photographie.

En 1991, il crée *The Collector*, qui consiste à une série de marches et de photographies en noir et blanc, au cours desquelles il tire derrière lui un chariot constitué d'un aimant sur roulettes dans les rues de Mexico chargé de récolter tous les objets métalliques lors de son passage. Au fur et à mesure de la marche, la taille augmentait et évoluait vers une forme indescrivable.

Marcher pour Alÿs revient à révéler, observer, récolter, catalyser la résistance microscopique qui oppose le tissu urbain et ses habitants à une modernité uniformisante. Ses actions sont d'autant d'actes de transgressions de l'efficacité et des structures de contrôles modernistes. Dans *The Collector* comme avec *Magnetic Shoes* (chaussures avec semelles aimantées lors d'une marche à la Havane), l'artiste en récupérant les rebus de la rue se positionne en chiffonnier en plus de celle du flâneur, c'est-à-dire celui qui réemploie, qui recycle et réutilise ce qui a été abandonné, a été délaissé ce dont la société ne veut plus, a rejeté ou ne sait plus quoi faire.

Avec *The Leak* (1995), il marche dans les rues de Sao Paulo en portant à la main un pot de peinture percé. La peinture s'écoule du pot sur le sol. Il marque ainsi son parcours en présentant la continuité de son mouvement et laisse une trace infime qui se matérialise très légèrement et énigmatiquement. Il ira plus loin avec cette idée, les 4 et 5 Juin 2004, dans les rues de Jérusalem. Il marche du Sud au Nord de la ville en suivant la frontière internationalement reconnue après l'armistice de 1948 entre les Juifs et les Arabes, la ligne verte : frontière aujourd'hui gommée, abolie par la colonisation, absente des cartes officielles israéliennes, remplacée par le Mur de Séparation. Il marche pendant deux jours, sur 24 kilomètres, utilisant 58 litres de peinture. Furtif, il passe devant les soldats qui n'y voient rien, devant des enfants qui rient, devant des adultes qui ne comprennent pas. Comme un micro-terroriste, il passe, inexorable mais dérisoire messager du droit et de la justice.

Ces actions ont plusieurs buts : elles mettent le doigt sur l'absurdité de notre monde, sur son injustice et sur son oppression. Elles sont symboliques, emblématiques et révolutionnaire à leur échelle et concilient poésie et politique.

Dans *Paradox of Praxis* (1997), Francis Alÿs s'épuise à pousser pendant neuf heures dans les rues de la capitale mexicaine un énorme bloc de glace très lourd et imposant au départ qui va peu à peu fondre au soleil et dont les traces, elles-mêmes, s'évaporeront aussitôt. Personnellement, j'y vois ici la difficulté d'accès à l'eau dans certaines parties du monde mais aussi la nécessité d'effectuer des efforts considérables afin d'organiser sa survie.

Et que penser de la fois où, en Novembre 2000, il se promène dans les rues les plus fréquentées du centre-ville de Mexico avec un revolver à la main ? Il porte, ce jour-là, des lunettes de soleil et est vêtu d'un veston au col relevé qui lui donne une silhouette inquiétante qui vient troubler la vie quotidienne des passants qui restent stupéfaits et pétris de peur en voyant circuler ce bonhomme tranquillement sans être interpellé.

Nous sommes en novembre 2000, Francis Alÿs réalise sa démarche artistique la plus risquée qu'il ait accomplie jusqu'à maintenant. *Re-enactments* est le nom de cette audacieuse action qui lui a pris douze minutes avant que la police ne le neutralise en plein cœur du centre-ville dans une des zones commerciales et touristiques les plus importantes de la capitale mexicaine. L'action a été filmée par le vidéaste Rafael Ortega.

Pourtant, la performance ne s'arrête pas avec l'arrivée de la police qui le soumet sans résistance en quelques secondes et l'entraîne dans la patrouille qui part à toute vitesse avec la sirène en marche. Car non seulement Francis Alÿs se voit acquitté du port d'arme dans la rue ce qui est illégal au Mexique et d'avoir perturbé l'ordre public, mais il obtient la collaboration des policiers eux-mêmes pour faire un *remake* de cet événement performatif qui est de nouveau filmé par Rafael Ortega.

Le caractère extrême du geste de Francis Alÿs expose avec une crudité inouïe la corruption, la facilité de la transgression des lois tout comme la facilité des négociations louches, arrangées directement sous la table, entre les autorités et la société face à un système judiciaire non seulement complaisant, mais trop souvent compromis.

Francis Alÿs fait de marcher un acte de transgression.

On peut également marcher afin de révéler des lieux et c'est le cas avec le laboratoire Stalker qui est un collectif d'architectes romain. Il revendique le nomadisme et le fait de peu bâtir. Leur activité principale consiste en la pratique de déambulations périurbaines le long et au travers des limites de l'agglomération dans les parages et les lisières de la ville. Ce sont des marches collectives dans les zones laissées à l'écart, désaffectées. Ces endroits, rebus de la civilisation et de sa mémoire se doivent d'être réappropriés et remis au goût du jour car ce sont des espaces ouverts, selon Fulton et Long, à fort potentiel artistique modeste ou éphémère.

La marche à pied comme discipline et comme expérience artistique est pratiquée comme un acte régénérateur, comme une manière de remettre le monde à l'endroit ; sur ses pieds, conscients de ses propres surfaces et distances, des ses propres forces et faiblesses et de ses potentialités ouvertes. Comme acte subversif ou pourvu d'intentions spirituelles, poétiques, il s'agit avant tout d'une pratique de mise en mouvement qui tente de nous sortir des sentiers battus que nous connaissons.

D) Marcher, c'est se rebeller

La marche comme expérience artistique comporte nécessairement une dimension politique, car elle est la construction d'une position dans le monde, à laquelle sont associés une conscience et un point de vue spécifiques. Marcher, en général, c'est se positionner, tout en étant

en ouverture sur la multiplicité et les singularités du monde, puisque marcher, c'est toujours se rapprocher.

L'exemple du flâneur est assez parlant car il se positionne à contre-courant de la foule de gens pressés qui gravitent autour de lui et refuse cette agitation, cette vitesse, cette surconsommation, cette recherche de l'efficacité, de la surproduction.

Rebecca Solnit est une américaine qui a écrit un essai « Art de marcher » sur la marche à pied dans ses dimensions historiques, culturelles et politiques. Dans l'un des derniers chapitres, elle démontre comment « marcher ensemble » occupe l'espace public et constitue un acte politique majeur.

« Cette démonstration physique des opinions politiques et culturelles est peut-être la plus universelle des formes d'expressions publiques » *Art de marcher*, Acte Sud, 2002, p 283.

Les exemples sont nombreux : défilés commémoratifs, mouvements de grève ou de protestation, Gay Pride, Carnaval, Nouvel an chinois... On sort dans la rue pour se révolter, pour se réunir car la rue appartient à tous ou pour célébrer.

L'exemple le plus récent, ce sont les marches qui se sont organisées en France, notamment à Paris, après l'attentat de Charlie Hebdo le 7 Janvier 2015. La marche était en hommage aux victimes mais avait aussi le désir de signifier l'union et le rassemblement en signe de contestation devant l'horreur et la barbarie ; une façon de dire « Non, nous ne céderons pas à la peur et à la panique car ensemble, nous sommes plus forts que vos armes et vos bombes ». Une marche en faveur de la liberté d'expression et un hymne à la vie. Ce fut un rassemblement sans précédent dans l'histoire à la hauteur de l'indignation provoquée par ces actes.

Mais celui qui est le symbole par excellence de la marche politique teintée de mystique, c'est Gandhi. Il incarne la désobéissance civile pacifique et il a marché toute sa vie afin de transmettre ses idéaux et sa philosophie. Marcher, pour lui, était une manière de se faire entendre en toute élégance et d'éprouver ses valeurs politiques et spirituelles.

D'une grande humanité, vectrice d'idéaux et signe de protestation calme, sa « Marche de sel » en est le parfait exemple :

Gandhi demande au peuple indien, dans le but d'accéder à son indépendance et de sortir du joug britannique, de mettre en place une non-coopération des secteurs d'activité ainsi qu'une désobéissance civile dans le but d'accéder à une quasi-autarcie économique. Il intime au refus de répondre par la violence face à la répression. C'est cependant un semi échec tant les britanniques redoublent de sévices en multipliant les punitions, arrestations et emprisonnements à travers le pays.

Pour sa marche de Sel (1930), Gandhi sélectionne des hommes de confiance de toutes les générations. Ils seront soixante dix huit au départ et des milliers à la fin. Cette entreprise symbolique a pour but de dénoncer la taxe du sel par les anglais. Ces derniers se sont appropriés la denrée, considérée par Gandhi comme un don gratuit de la mer. Après un parcours de 386 km, il arrive le 6 Avril au bord de l'océan Indien, s'avance dans l'eau et recueille dans ses mains un peu de sel.

Marcher pour Gandhi, c'est donc privilégier les énergies lentes de l'endurance bien éloignées de l'action d'éclat. C'est aussi tenir bon, c'est l'éloge de la simplicité, du dénuement, de l'humilité, la condition du pauvre qui n'a rien à voir avec la misère.

Gandhi n'a jamais cessé de marcher tout au long de sa vie. Ces dernières années verront son rêve à la fois se réaliser et s'écrouler. Il meurt assassiné par un hindou fanatique le 30 Janvier 1948 tandis que l'indépendance se fera dans la violence au prix de la séparation de l'Inde et du Pakistan.

Marcher, comme exprimé auparavant, c'est aussi un moyen pour les artistes de transmettre leur perception et leur critique du monde. J'ai longuement développé l'action de Francis Alÿs mais les anglais Long et Fulton n'étaient pas en reste :

Hamish Fulton, par exemple, n'intervient pas sur site, suivant une démarche de puriste et une pensée incluant une sacralisation de la terre et de la nature et de nombreuses références et filiations intellectuelles aux populations et civilisations pré-industrielles. Fulton déclare : « La seule chose que l'on devrait sortir d'un paysage sont des photographies. Les seules choses que l'on doit laisser sont les traces de pas. »

Le travail de Fulton et Long naît dans le même mouvement que la conscience écologique et l'écologie politique que nous connaissons aujourd'hui. Ils revendiquent des modèles tels que les aborigènes d'Australie ou les indiens d'Amérique, des peuples dont la relation étroite avec l'environnement naturel, la connaissance intime de celui-ci et la faible empreinte écologique étaient des nécessités vitales directes, et les combinent avec les traditions anglaises de la promenade en site naturel ou paysager comme moyen d'hygiène intellectuelle et physique et d'expérience spirituelle.

E) La marche et l'acteur

Durant notre formation à la Manufacture, nous avons suivi des cours intitulés « présence de l'acteur » avec Oskar Gomez Mata, metteur en scène. Pour lui, il est nécessaire qu'un acteur sache marcher sur un plateau avant d'essayer de commencer à jouer. La marche permet de sentir davantage le temps et surtout l'espace : lignes de tension, rythmes, endroit plus ou moins forts.

Un acteur qui sait marcher sur un plateau est plus libre et dispose d'outils qui lui serviront dans la quête d'une éventuelle interprétation. Tout d'abord, le spectateur ne se posera pas de question parasite par rapport à une maladresse ou une marche peu assumée ou encore une tension non-désirée. Ensuite, plus l'acteur est à l'aise avec la marche, plus il est présent et ancré. Il a la possibilité de varier les rythmes suivant les enjeux de ce qu'il a à jouer, accélérer, ralentir, il peut varier également son pas en jouant avec la souplesse de ses articulations.

Différente d'un individu à l'autre ou chez un même individu à des moments différents, la marche permet de passer d'un point à un autre, d'apparaître, de disparaître, d'établir une relation entre deux personnages, deux buts, deux situations, deux actions. Elle génère également de l'imaginaire chez le spectateur et il est intéressant de tenter d'en maîtriser les ressorts.

Dès qu'elle s'accélère ou se ralentit, que l'amplitude des pas diminue, que ceux-ci s'alourdissent ou s'allègent, on peut déjà dire qu'il y a théâtre. L'acteur doit donc être conscient de sa propre démarche, jouer avec ses tendances naturelles, être capable de les effacer, de les exacerber, afin d'aboutir à des démarches autres, d'en composer à partir d'éléments constitutifs, d'en inventer à l'infini des plus ordinaires aux plus invraisemblables, des plus poétiques aux plus humoristiques.

Sans parler de construction de personnage, la recherche d'une démarche est parfois le point de départ. Nous avons eu un stage de Cinéma avec Yves Hanchar, réalisateur belge, pour lequel nous devions trouver un personnage. A partir de présentation personnelle que nous lui avons faite, il nous avait à chacun écrit la fiche d'un personnage avec son âge, sa profession, sa passion, sa situation familiale et sentimentale, son orientation sexuelle... Il nous avait prévenu que dès la lecture de la fiche, le travail se mettrait inconsciemment en place et commencerait à infuser. De mon côté, effectivement, très rapidement, en rentrant chez moi le soir, c'est ma démarche qui avait évolué. J'avais débuté le travail par la recherche d'une démarche, d'un positionnement au monde et d'une attitude.

Exploration mécanique de la marche :

La marche est un lieu privilégié pour l'acteur : lieu de sensation, d'imagination, d'expérimentation, de métamorphose.

La marche est aussi pluriel, il n'existe pas une manière idéale de marcher. Encore une fois, elle est propre à chacun et demeure le reflet d'une posture physiologique ou encore d'un rôle social, d'une psychologie.

De plus, la marche est un « miracle » perpétuellement renouvelé. En effet, la position debout, en position verticale semble être une pyramide inversée posée sur sa pointe, le pied gauche ou droit. Le centre de gravité est particulièrement haut donc l'équilibre est fragile et rendu encore plus instable par le désir d'avancer. Elle est liée à une transformation profonde de notre bassin et de notre pied libérant ainsi les mains dévouées à d'autres actions. Bruce Chatwin décrit très bien l'origine du marcheur dans « le chant des pistes ».

Nous verrons plus tard avec deux exemples qui me sont chers que la marche est aussi comique de part son instabilité.

La *périodicité* de la marche est simple mais l'action de marcher demeure complexe car la marche peut être une succession de chutes vers l'avant ou sur la verticale, soit de traction ou de propulsion.

A la faveur de ces marches différentes, on découvre une autre notion : celle du *poids de la marche*. Celle-ci dépend moins du poids du marcheur que de sa manière de peser sur le sol. Elle est fonction de la durée, de la qualité du contact, de la tonicité générale du corps, de l'importance de la chute.

Ces démarches pourraient être des éléments du vocabulaire de l'acteur car on les choisissant et en les combinant, j'ai le sentiment que l'acteur dispose d'autres outils favorables à sa présence.

Mais d'autres éléments sont à prendre aussi en compte comme *le rapport intersegmentaire*. C'est celui qui définit le rapport des différents segments corporels entre eux : la flexion, l'extension, la translation, la rotation, l'inclinaison d'un segment l'un par rapport à l'autre.

Dans la marche, il se lit au niveau des jambes mais également dans le tronc mais on observe aussi que certaines démarches privilégient une articulation particulière ou un segment particulier ou un plan particulier.

Voyons l'exemple de deux héros de mon enfance, Charlot et Monsieur Hulot :

Charlot, personnage créé par Charlie Chaplin évolue la plupart du temps dans un plan frontal, face à la caméra fixe et au spectateur. Si le haut du cœur paraît étriqué, resserré, le bas est « ouvert » (rotation externe des cuisses, pointes des pieds tournées vers l'extérieur, arrière des deux talons joint). La position des pieds, et les chaussures manifestement trop grandes, déterminent une démarche de moindre amplitude vers l'avant et l'accroissement du nombre de pas.

A l'arrêt ou en marche, Charlot est toujours prêt à fuir vers le côté ; dans la direction indiquée par ses pieds. Mais dans l'urgence, il hésite à choisir la droite ou la gauche. Il transporte en quelque sorte son plan frontal avec lui, oscillant alternativement du tronc autour d'une hanche puis de l'autre, tournant d'un bloc. Le plan frontal est « sa maison ». Charlot est un « témoin », jamais il n'entrera de front dans l'action. Partagé entre sa survie (assurée par le plan frontal est ses jambes) et les sentiments qui l'inciteraient à sortir de ses standards frontaux (le regard et le haut du corps), il manifeste par sa démarche et ce tiraillement les contradictions qui l'habitent.

A l'inverse, pour camper le personnage de Monsieur Hulot, Jacques Tati se déplace sur le plan sagittal. Sa démarche s'élabore et se construit autour de la chute. Pieds joints, il a besoin pour avancer d'être dans un état de déséquilibre avant. Ainsi, pour sa mise en route, il recourt à un jeu de ressorts sur demi-pointes, il se pousse vers l'avant par les talons, ou bien recule un pied après l'autre vers l'arrière. Le déséquilibre ainsi créé l'amène à avancer un pied. La démarche qui s'ensuit est basée sur une combinaison de chutes successives vers l'avant et sur la vertical, avec surcharge de poids sur l'avant des pieds. Monsieur Hulot procède par de grands pas élastiques, la tête souvent précédée par la pipe en périscope à l'avant d'un tronc incliné. Contrairement à Charlot, il se retrouve propulsé directement dans les actions ou les situations sans avoir eu le recul ou la distance nécessaires pour les voir sinon les prévoir. Il se met d'emblée dans une situation de catastrophe.

Ces deux exemples sont empruntés au cinéma et sont assez révélateurs car très marqués mais dans la vie de tous les jours, si on prend le temps d'observer, il est facile de voir la multitude de formes que peut prendre une démarche. On peut aussi s'apercevoir à quel point des vêtements trop grands peuvent entraver, changer une marche ou alors des chaussures trop grandes ou trop petites ou à talons peuvent modifier le mécanisme car ils incitent le corps à certaines compensations.

L'acteur sensible aux variations segmentaires de son corps, en les isolant après identification pourra organiser cette architecture interne suivant des mouvements propres en vue de polir son interprétation.

Le *rythme* et la *dynamique* sont aussi deux notions distinctes qui se combinent à loisir pour donner « l'allure » de la marche.

Le rythme paraît simple car la marche est binaire et répétitive cependant l'écoute des bruits que nous émettons en marchant – talonnements, frottements sur le sol, bruissement d'un genou contre l'autre – nous prouve que nous n'avons pas la régularité d'un métronome. Chaque démarche est unique et possède sa petite musique qui fait son charme à l'inverse d'une marche au pas où tous les individus doivent réagir comme un seul corps : même durée, même amplitude, même orientation et même rythme.

Lenteur, accélération, décélération, immobilisation brusque ou progressive, vibrato, rapidité, arrêt suspendu : les variations possibles confèrent à la marche des sens multiples et diversifiés. Tant d'indications qui auront du sens et qui seront lues par le spectateur.

Les changements d'allure témoignent de la pensée intime du marcheur et des tensions sinon des drames qui l'habitent. La marche peut réellement traitée et pensée comme une partition musicale.

Je disais en préambule que la marche permettait de sentir et de maîtriser davantage *le temps mais aussi l'espace*.

Le trajet d'un acteur s'organise en chemins géométriques simples ou complexes : ils dessinent des lignes droites, des courbes, brisées, sinusoidales, des angles, des cercles. L'acteur s'engage dans des plans et des volumes, jouant sur la profondeur, la surface et la hauteur, variant l'orientation de son corps par rapport à celle de la marche.

Toute variation spatiale de la marche retentit sur sa signification et son rapport à un espace donné. Une même diagonale parcourue de face ou de dos ne prendra pas le même sens pour l'acteur et le spectateur. Il est bon de savoir attention les lignes de forces et de tensions ainsi que les zones fortes. Aller d'un point à un autre en ligne droite ne suggère pas la même chose qu'un déplacement en courbe ou brisé.

Le jeu de la marche alimentera la dialectique permanente et fructueuse de l'espace réel et de l'espace fictif, sous-tendue par le regard de l'acteur.

Ainsi la marche, dans les différentes dimensions que nous venons de voir, s'avère un réservoir important d'éléments du vocabulaire de l'acteur. L'acteur doit être conscient qu'en amont de toute intentionnalité, la marche pré-exprime et que, sans la maîtrise de ses différentes composantes, celle-ci jouera à son détriment.

III] EN ROUTE VERS LE SOLO

A) Le choix des fous voyageurs

Comme je l'ai développé auparavant et soutenu par les pensées d'illustres philosophes, la marche est très importante pour moi dans la vie de tous les jours et pour mon travail d'interprète.

J'ai découvert « Les fous voyageurs » de Ian Hacking grâce à Claire de Ribeaupierre. Au départ, ce livre ne devait être qu'une lecture parmi tant d'autres : Je m'intéressais à la figure de l'anti-héros, aux personnes souffrant de pathologies de notre époque, souffrance psychique liée à notre société, trouble de la personnalité, névrose mais je recherchais aussi des récits de quêtes identitaires voire spirituelles et ce livre correspondait bien à tous ces critères de recherche.

Je vais tenter d'en résumer le propos :

Ian Hacking, philosophe canadien, s'est intéressé au travail du professeur Tissié à l'origine de la découverte en France, au XIXème siècle, d'une nouvelle maladie mentale nommée « fugue pathologique ». L'ouvrage traite d'une épidémie de voyageurs aliénés qui avait pour niche la région de Bordeaux et qui a duré 22 ans. C'était une période pendant laquelle le vagabondage était réprimé dans un nouveau souci de contrôle des frontières, des flux et des identités. Le cas d'Albert Dadas est la référence en la matière et l'histoire de cet homme m'a particulièrement ému.

Dans les années 1880, cet employé de la compagnie du gaz de Bordeaux a fait de très grands voyages malgré lui.

Périodiquement, sans raison, il quittait son domicile, sa famille et son travail et prenait la route pendant plusieurs semaines afin de rejoindre un lieu spécifique. Il suffisait qu'un ami lui parle du mariage de sa sœur à Paris, de la ville lumière et de la construction de la Tour Eiffel ainsi que de la préparation de la nouvelle exposition universelle pour que ça le perturbe complètement et que tout ça le force à partir à la suite de l'apparition de symptômes significatifs.

Seul inconvénient pour Albert, c'est qu'arrivé à destination, il n'avait aucun souvenir de son trajet, ni de comment il était parvenu à destination.

Il était souvent sorti de son état comateux proche du somnambulisme par les autorités qui après vérification de son identité le renvoyaient chez lui.

Quand Albert était trouvé, il était souvent propre mais n'avait plus sur lui de papiers, ni aucun argent. Pris sous l'aile du docteur Tissié et au bout de quelques mésaventures, de quelques histoires incroyables, Albert se forge une réputation et acquiert une certaine notoriété qui lui permet alors de rentrer plus facilement chez lui. Ce ne fut pas toujours le cas et il y a beaucoup à raconter sur le sujet.

Pour chacun de ses périple, il marchait plusieurs heures et parcourait plusieurs dizaines de kilomètres par jour ne se souvenant de rien par la suite. En quelques semaines, il pouvait rejoindre Prague, Alger et même, un jour, il fut retrouvé à Moscou. Ce besoin de voyager que chacun ressent aujourd'hui mais qui est moins violent car il nous est plus facile de nous évader le temps d'un week-end prolongé, correspondait pour Albert à un impératif. Il pouvait s'en rendre malade et cette nécessité de fuir se traduisait par des symptômes inhabituels chez lui et assez violents : insomnies, migraines violentes, démangeaisons, perte de cheveux, activité masturbatoire anormale, apparition de TOC ou encore des tremblements et impossibilité de tenir en place. Puis,

au bout de quelques jours de souffrance, son cerveau coupait le contact complètement et il est rentré dans un état profond de somnambulisme qui l'emmenait à destination.

Albert était dans l'incapacité de se construire une vie rangée, stable professionnellement et surtout sentimentalement car sa maladie ne le rendait pas fiable. Ni ses employeurs, ni ses proches ne pouvaient comprendre ce désir frénétique de partir, ces fugues à répétition et sans l'intervention du docteur Tissié, il aurait été écarté et serait devenu un véritable paria.

Albert ne comprenait pas d'où venait sa maladie, il ne comprenait ni comment et pourquoi il avait atterri dans ces lieux inconnus auparavant.

A partir de 1886, le docteur Tissié, jeune psychiatre bordelais, va donc s'intéresser à son histoire et le suivra jusqu'en 1907.

Durant vingt ans, il notera scrupuleusement les changements comportementaux de son patient et spécialement pendant ses crises. Il parviendra également, grâce à l'hypnose, à retracer les différents parcours d'Albert mais surtout à en préciser les détails. Ces récits ainsi que les comptes-rendus d'expérience du docteur Tissié ont été les plus précieux pour moi surtout dans l'optique de la préparation de mon solo.

La personnalité et le parcours d'Albert me touchaient. Outre ses origines, je suis moi-même bordelais et j'ai aussi travaillé au gaz de Bordeaux, ce besoin viscéral et maladif de s'évader, de partir, je peux le comprendre car j'ai pu le vivre un moment donné comme tout à chacun. Albert est une figure très contemporaine de ce mal-être même si son exemple est extrême. Il symbolise un certain malaise dans notre société. Combien de personnes sont enfermés dans un système « métro-boulot-dodo » qui les asphyxient et les déshumanisent à l'usure. Combien de fois par jour, nous aimerions être partout et ailleurs, combien de fois comptons-nous les jours qui nous séparent des prochains congés ou au mieux des prochaines vacances. Albert, c'est ce besoin compulsif et pathologique de fuir et de s'évader. Aujourd'hui, avec la multiplication des moyens de transports, il est plus facile de s'extirper le temps d'un week-end mais à l'époque, la situation pouvait s'avérer étouffante pour certains baignant toute leur vie dans les mêmes kilomètres carrés et fréquentant les même personnes.

La figure du fugueur et la fuite m'ont toujours interpellée. Je trouve que Rimbaud parvient à nous faire sentir ces énergies dans ses œuvres.

Verlaine appelait Rimbaud « semelles aux vents ».

Rimbaud, c'est la rage de fuir, de partir loin, d'aller à l'aventure avec cette joie profonde de laisser derrière soi : cette joie immense de la fatigue, de l'insouciance, de la jeunesse, de l'exténuation, de l'oubli du monde et de soi.

Rimbaud avait la bougeotte poétique et ça suinte des ses vers : la fougue, le bouillonnement, la rage de fuir, l'appétit du monde.

En première année, nous avons monté *le bateau ivre*, poème que j'affectionne tout particulièrement, avec trois camarades. Notre souci était de transmettre au mieux les sensations de ce poème et d'offrir une expérience véritablement sensorielle aux spectateurs.

Nous avons créé une embarcation tenus par des guindes facilitant sa mobilité sur laquelle pouvaient monter dix personnes. Au départ, lors des premiers vers, notre « bateau » longeait un chemin borné par des bougies et puis on rentrait dans une boîte noire privée de lumière. Ensuite,

tout au long du poème, nous jouions avec des lampes, des huiles essentielles, des seaux d'eau, des ventilateurs tout en manœuvrant l'engin.

C'était un peu comme une attraction de Disneyland Paris et, en même temps, j'aimais cette idée de créer un dispositif scénique inspiré du texte pour renforcer l'expérience du spectateur. C'est un peu dans cette optique là que j'ai imaginé mon solo.

B) Dispositif et pistes imaginées

La question de la transmission ainsi que de l'héritage et la notion de l'absence me revenaient sans cesse.

Pendant ce solo, je souhaiterais transmettre une expérience de marche au public. J'avais comme idée première de créer à la suite de mes expériences un parcours physique, lié à mon expérience en montagne, qui se serait mêlé avec des textes liés aux thèmes évoqués ci-dessus. Finalement, je me suis rendu compte qu'il me manquait un fil et que l'utilisation d'une fiction était nécessaire, d'où « Les Fous voyageurs ».

L'idée serait pour ce solo de toujours rester en contact avec le spectateur et lui transmettre une expérience de marche en m'appuyant essentiellement sur l'histoire d'Albert mais en tentant aussi de la confronter avec des textes qui rentrent en résonance avec les problématiques qui m'habitent, mes leitmotifs personnels : transmission, héritage, absence, fugue, déplacement, antihéros...

Une partie du plateau sera occupée par des couvertures et des coussins tandis qu'une autre sera cachée par un rideau tendu, à la mi-scène entre cour et jardin, créant ainsi un espace en fond de scène complètement vierge et invisible.

L'idée serait de faire rentrer les spectateurs dans la salle et de leur laisser le choix de s'installer dans le gradin, de rester debout sur la scène, ou de s'asseoir sur les coussins voire de s'allonger.

Pendant tout ce temps, j'aurais développé un discours d'accueil faisant des ponts avec l'histoire d'Albert et un texte inspiré de mon expérience dans l'animation et dans le théâtre. Je vais tenter d'être rassurant et bienveillant et de jouer sur un double discours pendant lequel je présenterai le dispositif.

Techniquement, selon les possibilités que j'aurais, je souhaiterais être relié à un capteur qui sera capable de rendre compte des pulsations de mon rythme cardiaque en temps réel ainsi qu'à un micro proche de mon nez afin de sonoriser mon souffle. Pour moi, dans la marche, le souffle et le rythme sont les deux valeurs fondamentales et révélatrices de l'état du marcheur.

Au fur et à mesure de l'entrée du public et de son installation, j'aurai débuté une marche sur le plateau puis au fur et à mesure, une fois que tout le monde sera bien installé, le trajet décidé de départ va comme se dilater. Je poursuivrai mon discours caché en fond de scène puis en arrière scène, puis dans les coursives puis sous le gradin, puis sous la régie puis dans le couloir, puis dans la cafétéria, les loges, le couloir pour enfin sortir de l'école...

Techniquement, au niveau son, cela va demander beaucoup de travail car je souhaiterais qu'il n'y ait aucune perte pour le spectateur.

Au fur et à mesure de mon éloignement, ma voix sera reprise par un micro HF qui au départ me soutiendra pour enfin devenir mon relai.

Cet éloignement se fera progressivement, lentement mais inexorablement.

Si je souhaite vraiment transmettre mon sentiment de marche, je dois avoir en ma possession le maximum d'outils techniques pouvant relayer mon expérience et rendre compte de mes variables physiques et physiologiques en temps réel, d'où l'emploi d'un capteur cardiaque, d'un micro pour la voix et le souffle et pourquoi pas, dans un premier temps, d'un micro proche de mes semelles de chaussures. La lumière variera également selon mon rythme cardiaque, elle sera plus chaude lors de rythmes élevés et plus froide pour des rythmes plus calmes. Je vais utiliser cette donnée comme élément dramaturgique à quelques moments.

Si je souhaite sortir de la scène et même du lieu de la représentation, c'est pour m'offrir la possibilité et la tentative d'une vraie marche à transmettre mais aussi pour traiter de l'absence et de la solitude ainsi que de la fugue. Je serai tout de même présent pour l'accueil ainsi que le lancement et je souhaite réussir à ce que le public glisse tranquillement dans l'expérience sans qu'il ne sache vraiment quand tout a commencé.

Le thème de l'absence est récurrent chez moi, c'est un fantôme qui pointe le bout de son nez à certaine période. L'absence et le manque sont liés. Lorsque quelqu'un part, ne serait-ce que pour un temps très court, pour une simple balade ou définitivement, on peut ressentir son absence et le vide qu'elle nous laisse. Elle nous engage aussi à notre propre voyage.

Ce que je me raconte en partant, c'est la nécessité pour moi de sortir afin de m'offrir une réelle expérience que je pourrais transmettre mais aussi d'avancer quitte à revenir en arrière. Je cherche à me perdre pour me retrouver.

Ce solo est l'aboutissement de nos trois ans de formation qui me verra prochainement rentrer dans la vie active. Je ne serai plus protégé par l'école et je n'aurai pas non plus le même rythme. Cette fuite du plateau, ça sera surtout celle de l'école, de l'envol.

Je vais faire en sorte que le public puisse vivre sa propre expérience pendant la demi-heure qui m'est impartie en essayant de faire qu'il puisse se rattacher aux textes, aux histoires que je vais révéler, aux détails que je vais décrire ainsi qu'aux expériences que je leur proposerais d'effectuer en mon absence. Il pourra également écouter mon souffle ainsi que les battements de mon cœur et ressentir ce que ça produit chez lui. Il pourra marcher ou rester assis voire allongé. Certains pourront dormir et c'est bien, d'autres pourront se demander où je suis, le chemin que je suis en train de parcourir si ils connaissent bien Lausanne et enfin la plupart se demandera si je compte revenir. Ce sera peut-être lent et monotone mais c'est tout le secret d'une marche réussie.

Le capteur cardiaque est, sans mauvais jeu de mots, le cœur de mon solo et la variable constante entre le public et moi tout au long de l'expérience. Il restera connecté tout le temps même dans les moments les plus silencieux.

Cette idée de dispositif m'est venue naturellement et j'en avais envie depuis longtemps. Je me suis censuré un moment avant de me laisser persuader que pour traiter du thème de la marche, il fallait que je marche réellement « dehors » à un moment donné. Ensuite, les bienfaits de la marche n'apparaissent que lors d'une absence de volonté, de montrer quoique ce soit ou de prouver quelque chose et je me voyais mal marcher sur scène pour marcher ou parler de la marche et de ses vertus comme lors d'une conférence. Pas plus que je ne me voyais incarner un personnage.

Ma volonté est de tenter de transmettre au plus grand nombre une expérience de marche via mon expérience de la marche en temps réelle.

Concernant le fond, il y aura une grande partie d'Albert surtout au début puis on glissera vers des textes plus personnels ponctués de temps de silences et il y aura également des parties improvisées générées par l'intervention du réel et il y aura des ruptures de rythmes, d'allures ainsi que des jeux avec la technique.

Un temps, je me suis posé la question du solo de sortie et de sa fonction.

On nous l'avait présenté comme une carte de visite, un temps pendant lequel, il était pertinent de montrer ce qu'on savait faire, nos endroits de virtuosité ainsi que le partage de notre univers. Avec ce thème, très rapidement, comme je l'ai dit, j'ai eu l'envie de sortir de la salle et donc de disparaître. Certains m'ont mis en garde à propos de cette disparition scénique mais j'ai envie de répondre que, si je m'en vais c'est au contraire pour laisser la place à l'expérience et au message que je souhaite transmettre. Pour moi, cette sortie fait aussi écho avec le thème de l'absence et devient aussi le symbole de la sortie d'école, de la fin qui ouvre vers autre chose, vers un autre chemin, une autre destinée.

J'ai passé tant de temps dans cette école. Pendant 3 ans, je m'y suis énormément investi, j'ai pensé Théâtre, j'ai mangé théâtre, j'ai rêvé théâtre, je me suis lavé théâtre au sein de ses murs. C'est pour cela que sortir de scène et de la Manufacture tout en restant toujours en lien avec le cœur, ça me raconte quelque chose.

L'autre point qui me conforte dans l'idée de ce dispositif est que nous ne jouons qu'une fois, un « one shot », qui ne se reproduira sans doute pas. Nous nous retrouvons un peu dans un contexte de performance et j'avais envie dans ce cadre là de proposer quelque chose de différent de mes standards habituels et d'aller vers quelque chose auquel je ne me destinerai peut-être pas à la sortie.

Quant au traitement de mon éventuel retour dans l'optique du salut, j'aimerais, si vous le voulez bien, en garder la surprise...

« Je fais toujours très attention aux derniers mots de mes interlocuteurs quand ils me quittent. C'est important les derniers mots. En cas de malheur, c'est l'ultime trace que l'on conserve de quelqu'un. Voilà pourquoi il faut savoir soigner ses sorties »

Sylvain Tesson, *géographie de l'instant*, Pocket, 2014, p 26

BIBLIOGRAPHIE

- Saint Augustin, *Les Aveux, nouvelle traduction des confessions* par Frédéric Boyer, P.O.L, 2013.
- Jacques Barozzi, *Le goût de la marche*, Mercure de France, 2008.
- Honoré de Blazac, *Etudes analytiques*, Gallimard, 1981.
- Walter Benjamin, *Paris Capitale du XIXème siècle*, Cerf, 1993.
- Thierry Davila, *Marcher, Créer. Déplacements, flâneries, dérives de l'art de la fin du XXème siècle*, édition Regard, 2002.
- Philippe Delerm, *La beauté du geste*, Seuil, 2014.
- Declan Donnellan, *L'acteur et la cible*, L'entretemps, 2004.
- Jean-François Dussigne, *l'acteur naissant*, éditions THEATRALES, 2008.
- Emeric Fisset, *L'ivresse de la marche*, Transboréal, 2013.
- Ian Hacking, *Les fous voyageurs*, Les empêcheurs de tourner en rond / Le seuil, 2002.
- Albéric d'Hardivilliers, *L'écriture de l'ailleurs*, transboréal, 2009.
- Frédéric Gros, *Marcher, une philosophie*, Flammarion, 2011.
- Frédéric Gros, *Petite bibliothèque du marcheur*, Flammarion, 2011.
- Alexandre Jollien, *Eloge de la faiblesse*, Les éditions du cerf, 1999.
- Alexandre Jollien, *La construction de soi*, Edition du Seuil, 2006.
- Jack Kerouac, *Sur la route*, Gallimard, 2003.
- Jacques Lacarrière, *Chemin faisant*, Fayard, 1977,
- Jean-Luc Lagarce, *Du luxe et de l'impuissance*, Les solitaires intempestifs, 2008.
- Jacques Lanzmann, *Fou de la marche*, Robert Laffont, 1985.
- Henri Michaux, *Poteaux d'angle*, Gallimard, 1981.
- Frederic Nietzsche, *Le gai savoir / Ainsi parlait Zarathoustra*, Gallimard, 1992.
- Robert M. Pirsig, *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes*, Edition du Seuil, 1978.
- Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, Gallimard, 1987.
- Slavomir Rawicz, *A marche forcée*, Editions Phébus, 2002.
- Arthur Rimbaud, *œuvres complètes*, édition P.Brunel, 1999.
- Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, Gallimard.
- W. G. Sebald, *Les anneaux de Saturne*, Acte Sud, 1999.
- Rebecca Solnit, *L'art de marcher*, Actes Sud, 2002.
- Sylvain Tesson, *Géographie de l'instant*, Edition des Equateurs, 2012.
- Sylvain Tesson, *Dans les forêts de Sibérie*, Gallimard, 2011.
- Henry David Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*, Gallimard, 1922 ; *Journal*, Denoël, 1986 ; *De la marche*, Mille et une nuits, 2003 ; *La Désobéissance civile*, Mille et une nuit, 1999.
- Robert Walser, *La promenade*, Gallimard, 1987.

Rimbaud – *Les illuminations* - <http://www.archipel.uqam.ca/4331/1/M12251.pdf>

Les artistes de la marche - <http://liminaire.fr/lignesdedesir/index.php/inspiration/la-marche-a-pied-comme-pratique-artistique/>

Francis Alys - <http://sophielapalu.blogspot.ch/2009/04/sur-les-pas-de-francis-aly-de-laction.html>

La beauté du geste : <http://www.philoflo.fr/resources/La+beaut%C3%A9+du+geste.pdf>

ANNEXES

Marcher n'est pas un sport

« Mais Marcher n'est pas un sport.

Le sport, c'est une question de techniques et de règles, de scores et de compétition, nécessitant tout un apprentissage plus ou moins long suivant notre degré de motivation et notre talent.

Le sport, ce sont des scores, des classements, des temps, des résultats, des performances et la fin toujours un vainqueur et un vaincu.

Le sport, c'est évidemment le sens de l'endurance, le goût de l'effort, la discipline. Une éthique, un travail.

Mais c'est encore du matériel, des revues, des spectacles, un marché.

Le sport donne lieu à des cérémonies immenses, où se pressent les consommateurs de marques et d'images. L'argent l'envahit pour vider les âmes et la médecine pour construire des corps artificiels.

Marcher n'est pas un sport. Mettre un pied devant l'autre, c'est un jeu d'enfant. Pas de résultat, pas de chiffre, quand on se rencontre : le marcheur dira quel chemin il a pris, sur quel sentier s'offre le plus beau paysage et où se trouve le point de vue le plus remarquable.

On a bien essayé de créer un nouveau marché d'accessoires : des chaussures révolutionnaires, des chaussettes incroyables, des sacs efficaces, des pantalons performants... On tente bien de faire entrer l'esprit du sport dans la marche mais cela ne va pas très loin. Cela touche une minorité de marcheur, ceux qui font des treks et ne vont pas plus loin.

La marche, c'est l'éloge de la lenteur et il suffit d'avoir deux jambes pour s'y adonner. Juste deux jambes. Le reste est vain. Pour aller plus vite, ne marchons pas, roulons, glissons, volons mais ne marchons pas.

Dans la marche, il n'y a qu'une performance qui compte : l'intensité du ciel, l'éclat des paysages. Marcher n'est pas un sport mais il est vrai qu'une fois debout l'homme a tendance à ne plus tenir en place... »

Frédéric Gros, *Marcher, une philosophie*, Flammarion, 2009, p.7-9.

Expériences personnelles – Autonomie en montagne

« J'avais, tout au début du voyage, emporté avec moi la Divine Comédie de Dante dans l'édition de La Pléiade, la seule pratique et possible en voyage. Je me voyais déjà ouvrir le livre sur quelques pentes ensoleillées ou à l'ombre d'un chêne séculaire, dans le silence de la campagne. Cela arriva en effet, très peu d'ailleurs, en raison du temps incertain et surtout parce que l'idée m'en vint de moins en moins. Les pèlerins, les errants d'autrefois emportaient souvent avec eux un ouvrage – la Bible presque toujours – qui était leur ouvrage de chevet ou plutôt de talus et soupente. Je me disais : moi aussi j'aurai mon livre des chemins, mon bréviaire des sentes, mon évangile des herbes et des fleurs, bref ma bible des routes et La Divine Comédie me parut très bien me convenir. J'avais depuis longtemps envie de la relire. Mais très vite, je finis par oublier le livre, ne plus penser à lui ou y penser comme à un compagnon présent mais de moins en moins essentiel. Dans la journée, j'aimais m'étendre au pied d'un arbre (chêne ou non, séculaire ou non) sans penser à rien d'autre qu'à la forme changeante des nuages, aux messages des oiseaux, aux crissements des insectes invisibles, aux bruits lointains signalant une ferme, un hameau, un village. Et le soir – même quand l'atmosphère du café où j'avais pu trouver refuge rappelait le Purgatoire ou l'Enfer de Dante – je préférais rester là, avec les clients quand il y en avait ou seul, à lire le journal local, écouter les bruits et les silences d'un café, ce temps insidieux, anonyme des lieux qui soudain sont désertés de leurs cris vivants, leur brouhaha, et leur rumeur humaine comme un rivage dont la mer vient de se retirer. Car même là, en ces endroits souvent sinistres, je me sentais plus réceptifs qu'en allant m'isoler dans ma chambre pour lire un livre que je pourrai toujours retrouver à la fin du voyage. Les livres et les routes demeurent mais les rencontres, les paroles, elles, sont éphémères. Et cet éphémère que je venais chercher dans la pérennité géologique des chemins ou la mouvance des visages. Cet éphémère égrené dans le fil des jours et qui se mue ainsi en petites éternités, à chaque instant recommencées.

Jacques Lacarrière, *La mémoire des routes*, Librairie Arthème Fayard, 1997

« Marcher, c'est faire l'expérience de ses réalités qui insistent, sans faire de bruit, humblement, sans rien attendre. Marcher fait taire soudain les rumeurs et les plaintes, arrête l'interminable bavardage intérieur par lequel sans cesse on commente les autres, on s'évalue soi-même, on recompose, on interprète. Marcher fait taire l'indéfinit soliloque où remontent les rencontres aigres, les contentements imbéciles, les vengeances faciles. Je suis face à cette montagne, je marche au milieu des grands arbres et je pense : ils sont là. Ils sont là, ils ne m'ont pas attendu, là depuis toujours. Ils m'ont devancé, ils continueront bien après moi. »

Frédéric Gros, *Marcher, une philosophie*, Champs essais, 2009, p 115.

Les artistes de la marche

« [...] produire de la mémoire, fabriquer des souvenirs : tel est un des points d'articulation entre les déplacements du flâneur Alÿs et le contexte dans lequel ils s'insèrent. Construire une mémoire du flâneur et, par ce biais, insérer ce dernier dans l'organisme urbain, tel est le propos de la marche. Ce qui veut dire qu'un tel travail passe par la construction d'expérience à l'intérieur d'un milieu et à une époque dont on a pu dire justement qu'ils en étaient la négation. »

Thierry Davila, catalogue de l'exposition : Francis Alÿs 2001, Musée Picasso, Antibes.

« A la fin du XXème siècle, les promenades d'Alÿs sont une version parodique ou tragique de l'antirationalisme situationniste. Dans ses parcours, critique acide et envolées fantaisistes peuvent cohabiter, mais la mélancolie situationniste n'a plus la moindre place. Cette expérience originale, qui semblait motiver si fortement Debord et qui apparaissait comme le leitmotiv de ses plaintes et des ses peines, a totalement disparu, tout comme la possibilité de concevoir un objet autonome ou une quelconque vérité originale à laquelle cette expérience se référait. »

Carlos Basualdo, catalogue de l'exposition Francis Alÿs 2001, musée Picasso, Antibes

Texte de Daniel Larrieu (« Marche, danses de verdure) qui insiste sur le fait que marcher, c'est aussi s'offrir une autre relation au paysage :

« Cheminer, marcher, regarder, sentir, attendre, contempler, toucher, voir, entendre, respirer, détendre, sourire, s'asseoir, fermer les yeux, croiser ses bras, sentir les autres, marcher ensemble, regarder derrière, sentir le temps, ne rien attendre, contempler le paysage, être touché, voir plus loin, entendre ne soi, respirer à nouveau, détendre l'espace, sourire aux arbres, s'asseoir sur le passé, fermer les yeux de la volonté, décroiser ses bras sans craintes, sentir les autres autour de soi, marcher ensemble à des rythmes différents, regarder plus loin derrière et devant et sur les côtés, sentir le temps passé, présent et futur, ne rien attendre de plus, contempler le paysage qui vous contemple, être touché par le sol, voir plus loin le tout près, entendre en soi les palpitations de la vie, respirer à nouveau ce que nous devenons, détendre l'espace entre le ciel et nous-même, sourire aux arbres qui vous tendent leurs ombres, s'asseoir sur le passé des souvenirs douloureux, décroiser les bras sans craintes des représailles... »

La marche a quelque chose qui anime et avive mes pensées

« La chose que je regrette le plus dans les détails de ma vie dont j'ai perdu la mémoire est de n'avoir pas fait des journaux de mes voyages. Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans ceux que j'ai faits seul et à pied. La marche a quelque chose qui anime et avive mes idées ; je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit. La vue de la campagne, la succession des aspects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne santé que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma situation, tout cela dégage mon âme, me donne une plus grande audace de penser, me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner, les choisir, me les approprier à mon gré, sans gêne et sans crainte. Je dispose en maître de la nature entière ; mon cœur, errant d'objet en objet, s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de sentiments délicieux. Si pour les fixer je m'amuse à les décrire en moi-même, quelle vigueur de pinceau, quelle fraîcheur de coloris, quelle énergie d'expression je leur donne ! »

Jean-Jacques Rousseau, *Confessions, livre IV*, Flammarion

Marcher, c'est se rebeller

« Nous manifestions en marchant : ce qui, du côté autorisé au public, s'apparentait à une procession solennelle se transformait du côté interdit en violation de propriété passible d'arrestation. Nous nous sommes ainsi engagés dans un mouvement de désobéissance ou de résistance civile d'une ampleur encore inégalée... »

Propos de Rebecca Solnitt, militante activiste, à la suite des ses marches dans le Névéda en protestation contre les essais nucléaires au début des années 80.

« Dans l'idée et l'accomplissement de cette marche immense, plusieurs dimensions spirituelles se font sentir, toutes liées aux convictions gandhiennes. Il y a d'abord dans la lenteur de la marche, un rejet de la vitesse. Par là s'exprime la méfiance du Mahatma envers la machine, la consommation accélérée et le productivisme aveugle. Pour Gandhi, la véritable opposition ne se trouve pas entre l'Occident et l'Orient, mais plutôt entre une civilisation de la vitesse, de la machine, de l'accumulation de puissances, et une autre de la transmission, de la prière et du travail manuel. Ce qui ne signifie pas, pour autant, l'alternative entre l'inertie de la tradition et le dynamisme des conquêtes mais plutôt entre deux énergies : l'énergie de l'immémorial et celle du changement. Le choix pour Gandhi n'est pas entre un immobilisme conservateur et une audace aventureuse, mais entre la force calme et l'agitation perpétuelle, entre la lumière sourde et l'éclat aveuglant. »

Frédéric Gros, *Marcher, une philosophie*, Champ essais, 2009, p 264.

Marcher, c'est...

« Marcher, c'est aller au bout de soi-même tout en allant au bout du monde.

C'est redécouvrir l'homme qui prenait ses jambes à son cou lorsque le ciel lui tombait dessus.

C'est geler en même temps que les pierres du chemin. Griller au feu du soleil. Partir à l'aube en pleine forme pour revenir sur les genoux en pleine nuit.

Marcher, c'est rencontrer des créatures qu'on ne verrait nulle part ailleurs. Marcher, c'est aussi aller nulle part sans rencontrer personne.

C'est se mettre en vacances de l'existence. C'est exister en dehors des vacances.

Marcher, c'est réussir à dépasser son ombre. C'est pouvoir se doubler soi-même en s'envoyant un gentil salut au passage.

Marcher, c'est caresser le sol, le flatter, l'amadouer. Une manière de se mettre la terre dans sa poche avant qu'elle ne se referme à jamais.

Marcher, c'est être dans le secret des dieux. C'est écouter à leurs oreilles en entendre avec eux des bruissements, des murmures qu'on croyait éteints.

Marcher, c'est se mêler à la conversation des arbres, aux commérages des oiseaux, aux persiflages des reptiles.

C'est se fondre dans la nature, se couler au fond du moule.

Marcher, est-ce que cela ne serait-pas, en définitive, tourner avec ses pieds, au pas à pas, page après page, le grand livre de la vie ? »

Jacques Lanzmann, *fou de la marche*, Robert Laffont, 1985, p.145.

L'acteur et la marche

« Il y a des hommes qui vont la tête baissée, comme celle des chevaux de fiacre. Jamais un riche ne marche ainsi, à moins qu'il ne soit misérable ; alors, il a de l'or, mais il a perdu sa fortune de cœur.

Quelques hommes marchent en donnant à leur tête une pause académique. Ils se mettent toujours de trois quart ; ils tiennent leur buste immobile et leur col tendu. On croirait voir des plâtres de Cicéron, de Démosthène, de Cujas allant par les rues.

D'autres paraissent n'avancer qu'à force de bras ; leurs mains sont des rames dont ils s'aident pour naviguer ; ce sont des galériens de la démarche.

Il y a des niais qui écartent trop leurs jambes, et sont tout surpris de voir passer sous eux les chiens courant après leurs maîtres, cependant les gens ainsi formés font d'excellents cavaliers.

Quelques personnes marchent en faisant rouler, à la manière d'Arlequin, leur tête, comme si elle ne tenait pas. Puis il y a des hommes qui fondent comme des tourbillons ; ils font du vent, ils paraphrasent la Bible, il semble que l'esprit du Seigneur vous est passé devant la face, si vous rencontrez ces sortes de gens. Ils vont comme tombe le couteau de l'exécuteur. Certains marcheurs lèvent une jambe précipitamment et l'autre avec calme ; rien n'est plus original. D'élégants promeneurs font une parenthèse en appuyant le poing sur la hanche et accrochent tout avec leur coude. Enfin, les uns sont courbés, les autres déjetés ; ceux-ci donnent de la tête de côté et d'autre, comme des cerfs-volants indécis ; ceux-là portent le corps en arrière ou en avant. Presque tous se retournent gauchement.

Arrêtons-nous.

Autant d'hommes, autant de démarches ! Tenter de les décrire complètement, ce serait vouloir rechercher toutes les désinences du vice, tous les ridicules de la société. J'y renonce.

Sur deux cent cinquante-quatre personnes et demi (car je compte un monsieur sans jambes pour une fraction) dont j'analysais la démarche, je ne trouvai pas une personne qui eût des mouvements gracieux et naturels. Je revins chez moi désespéré. »

Honoré de Balzac, *théorie de la démarche*, Gallimard, 1981, p.290

« Quand le corps est en mouvement, le visage doit être immobile.

Aussi vous peindrais-je difficilement mon mépris pour l'homme affairé, allant vite, filant comme une anguille dans sa vase, à travers les rangs serrés des flâneurs. Il se livre à la marche comme un soldat qui fait étape. Généralement, il est causeur, il parle haut, s'indigne, apostrophe un adversaire absent, lui pousse des arguments sans réplique, gesticule, s'attriste, s'égaie. Adieu délicieux mime, orateur distingué !

Qu'auriez-vous dit d'un inconnu qui communiquait transversalement à son épaule gauche le mouvement de sa jambe droite, et réciproquement celui de la jambe gauche à l'épaule droite, par un mouvement de flux et reflux régulier, qu'à le voir marcher, vous l'eussiez comparé à deux grands bâtons croisés qui auraient supporté un habit ? C'était nécessairement un ouvrier enrichi.

Les hommes condamnés à répéter le même mouvement par le travail auquel ils sont assujettis ont tous dans la démarche le principe locomotif fortement déterminé ; et il se trouve soit dans le thorax, soit dans les hanches, soit dans les épaules. Souvent le corps se porte tout entier d'un seul côté. Habituellement les hommes d'étude inclinent la tête.

Relativement au port de la tête, il y a des observations curieuses. Le menton en l'air à la Mirabeau est une attitude de fierté qui, selon moi, messied généralement. Cette pose n'est permise qu'aux hommes qui ont un duel avec leur siècle. Peu de personnes savent que Mirabeau prit cette audace théâtrale à son grand et immortel adversaire, Beaumarchais. C'était deux hommes également attaqués ; et, au moral comme au physique ; la persécution grandit un homme de génie. N'espérez rien de celui qui baisse la tête, ni du riche qui la lève : l'un sera toujours esclave, l'autre l'a été ; celui-ci est un fripon, celui-là le sera.

Il est certain que les hommes les plus imposants ont tous légèrement penché leur tête à gauche. Alexandre, César, Louis XIV, Newton, Voltaire, Frédéric II et Byron affectaient cette attitude. Napoléon tenait sa tête droite et envisageait tout rectangulairement, les hommes, le champ de bataille et le monde moral. Robespierre, homme qui n'était pas encore jugé, regardait aussi son assemblée en face. Danton continua l'attitude de Mirabeau. M. de Chateaubriand incline la tête à gauche.

Il existe deux natures d'hommes dont la démarche est incommutablement viciée. Ce sont les marins et les militaires.

Les marins ont les jambes séparées, toujours prêtes à fléchir, à se contracter. Obligés de se dandiner sur les tillacs pour suivre l'impulsion de la mer, à terre, il leur est impossible de marcher droit. Ils louvoient toujours ; aussi commence-t-on à en faire des diplomates. Les militaires ont une démarche parfaitement reconnaissable. Presque tous campés sur leurs reins comme un buste sur son piédestal, leurs jambes s'agitent sous l'abdomen, comme si elles étaient mues par une âme subalterne chargée de veiller au parfait gouvernement des choses en bas. Le haut du corps ne paraît point avoir conscience des mouvements inférieurs. A les voir marcher, vous diriez le torse d'Hercule Farnèse, posé sur des roulettes et qu'on amène au milieu d'un atelier. Voici pourquoi le militaire est constamment forcé de porter la somme totale de sa force dans le thorax, il le présente sans cesse et se montre toujours droit. »

Honoré de Balzac, *Pathologie de la vie sociale*, 1833

ON THE ROAD

« La promenade m'est indispensable pour me donner de la vivacité et maintenir mes liens avec le monde, sans l'expérience sensible duquel je ne pourrais ni écrire la moitié de la première lettre d'une ligne, ni rédiger un poème, en vers ou en prose. Sans la promenade, je serais mort et j'aurais été contraint depuis longtemps d'abandonner mon métier, que j'aime passionnément. Sans promenade et collecte de faits, je serais incapable d'écrire le moindre compte rendu, ni davantage un article, sans parler d'écrire une nouvelle. Sans promenade, je ne pourrais recueillir ni études ni observations. [...]

En me promenant longuement, il me vient mille idées utilisables, tandis qu'enfermé chez moi je me gâterais et me dessécherais lamentablement. La promenade pour moi n'est pas seulement saine, mais profitable, et pas seulement agréable, mais aussi utile. Une promenade me sert professionnellement, mais en même temps elle me réjouit personnellement ; elle me reconforte, me ravit, me requinque, elle est une jouissance, mais qui en même temps a le don de m'aiguillonner et de m'inciter à poursuivre mon travail, en m'offrant de nombreux objets plus ou moins significatifs qu'ensuite, rentré chez moi, j'élaborerais avec zèle. Chaque promenade abonde de phénomènes qui méritent d'être vus et d'être ressentis.

Formes diverses, poèmes vivants, choses attrayantes, beautés de la nature : tout cela fourmille, la plupart du temps, littéralement au cours de jolies promenades, si petites soient-elles. Les sciences de la nature et de la terre se révèlent avec grâce et charme aux yeux du promeneur attentif, qui bien entendu ne doit pas se promener les yeux baissés, mais les yeux grands ouverts et le regard limpide, si du moins il désire que se manifeste à lui la belle signification, la grande et noble idée de la promenade. »

Robert WALSER, La promenade, Gallimard, 1987, p.121.